

Le Monocle en Cristal Blanc



Janvier 2025 / Fred Klaps

En Plein Néant

Faustin, Bretagne, 03 août 2015 : un anniversaire pas comme les autres

Il pleut. Oui, en Bretagne, quelle surprise. Je suis là, perdu dans un coin de France, et franchement, je me demande ce que je fiche ici. La pluie en Bourgogne, au moins, ça servait à quelque chose : on ramassait des escargots, des petits gris, fierté nationale connue bien au-delà des frontières, même si personne ne sait vraiment les manger sans se brûler. Mais ici ? Ici, la pluie semble juste une excuse pour remplir les bars. Oui, les bistrots, si vous préférez, mais avouez que "bar" sonne plus court et pratique, comme la durée de vie d'une éclaircie ici.

Et moi, Faustin, 50 ans, je suis là, perdu dans ce bout du monde où même les GPS semblent abandonner l'espoir. Je ne sais pas ce que je fais là. Une punition, peut-être. Une quête spirituelle, genre *Into the Wild*, mais avec plus de pluie et moins de sens.

Je ne suis pas contre un verre (ou deux) de temps en temps, je me dis qu'il y a des limites à tout. En Bourgogne, un verre, c'est un verre pour trinquer ; ici, un verre, c'est un rythme, un métronome : un verre toutes les trente minutes. Les Bretons, c'est bien connu, ont une résistance hors du commun, à la pluie comme à l'alcool. A force de manger des moules de bouchot, ils en ont adopté la culture, j'ai l'impression ! Faut leur pardonner, paraît qu'ils vivent en

Bretagne. Vous avez vu les photos de Guantánamo ? C'est pareil, sauf que là-bas, ils ont du soleil.

Mais pourquoi suis-je venu, déjà ? Ah oui, pour fêter mes 50 ans. Un événement censé être joyeux, mais qui, à ce stade de ma vie, sonne plutôt comme une mauvaise blague. Je n'ai pas d'amis. Mon boulot m'a lessivé jusqu'à l'os, et ma femme Aziliz, pleine d'une énergie que je ne comprends plus, a réservé une table dans ce qu'elle appelle « un charmant petit restaurant breton ».

Un restaurant planté au milieu de nulle part, en plein néant ! Je pousse la porte des *Joncs d'Or*.

Rien qu'au nom, j'aurais dû me méfier. À l'intérieur, c'est un mélange étrange entre

une salle paroissiale et le grenier d'une tante qu'on n'aime pas. Une décoration vintage, oui, mais vintage dans le sens « abandonnée en 1974 et jamais retouchée ». Des nappes en plastique, des rideaux jaunis, et une serveuse qui semble tout droit sortie d'une carte postale en noir et blanc des années 50.

Les tables sont remplies de ce que je suppose être les anciens combattants de la région. Ils sont vêtus de tenues du dimanche – pas n'importe quel dimanche, non : un dimanche de 1954, probablement, quelque part entre un mariage rural et un épisode de *Louis la Brocante*.

Nous traversons la salle principale. Là, le spectacle atteint des sommets d'absurde. Un troupeau de personnes âgées festoie,

ou plutôt survit. On dirait que chacun a pioché dans une époque différente : un chapeau cloche des années 30, une cravate large des années 70, et là, un pull tricoté à la main qui aurait mérité un procès pour crimes contre la mode.

Le carrelage au sol mérite un prix. Pas pour son esthétisme, mais pour son audace : un motif si atroce que même la maison hantée de Disneyland aurait refusé par principe.

Aziliz, ma femme, inflexible, m'attrape le bras : « Allez, on a une table à l'étage. On sera mieux. » Ah, l'étage. Parce que visiblement, la torture au rez-de-chaussée ne suffisait pas. L'escalier est une œuvre d'art à lui seul : vieux bois, marches usées, un grincement sinistre à chaque pas. Il est

si vieux, si branlant, qu'il ferait passer les épreuves de *Ninja Warrior* pour une promenade de santé. Je monte avec la grâce d'un condamné à mort, certain qu'à tout moment, le tout va s'effondrer, m'entraînant dans une chute spectaculaire au milieu des huîtres et des galettes.

Un brouhaha s'élève. Les conversations, les rires, les bruits de couverts : l'acoustique ici est un désastre, comme si chaque bruit était amplifié par un micro invisible.

Arrivé en haut – avec une prière silencieuse pour remercier je ne sais quel saint breton – je découvre notre table. À gauche, à droite, toujours les mêmes visages. Les mêmes cheveux gris, la même ambiance de *décennie oubliée*. « Un grand moment de solitude », aurait dit Jean-Marie Bigard.

Sauf que moi, je n'ai pas de micro pour transformer ce désastre en sketch.

Bon, allez, courage, Faustin. Une petite coupe de cidre, et tout ira mieux.

Je m'assois. Le siège est bancal. Mon dos déjà douloureux proteste, mais je n'ai plus la force de me battre.

« C'est sympa, non ? » me demande ma femme, pleine d'optimisme. Je la regarde. Elle semble heureuse. Moi, j'ai envie de pleurer. De me lever. De courir sous la pluie jusqu'à la voiture et de rentrer chez moi, en Bourgogne, là où la pluie au moins me comprenait. Mais je ne bouge pas. Parce que c'est ça, la vie à 50 ans : rester assis sur une chaise bancale, dans un restaurant breton improbable, en souriant poliment à

un désastre que personne d'autre ne semble remarquer.

Je suis là, affalé sur cette chaise bancale, une serviette en papier sur les genoux, prêt à affronter ce qui ressemble de plus en plus à une mauvaise télé-réalité. La serveuse arrive, portant un plateau qui menace de basculer à chaque pas. Elle me regarde avec cet air qui mélange pitié et lassitude. « Alors, vous prendrez quoi ? » me demande-t-elle, en me tendant un menu plastifié avec une tâche suspecte en plein milieu.

Je jette un coup d'œil. Galettes, crêpes, cidre. Pas une surprise. Mais alors que je parcours la carte, une rubrique attire mon attention : "*Spécialités maison : galette*

complète flambée au chouchen". Mon cerveau, déjà en surcharge, ne sait plus quoi faire de cette information. Du chouchen ? Sérieusement ? De l'hydromel breton pour parfumer une crêpe qui, à en juger par les assiettes autour de moi, semble avoir été préparée avant l'invention de l'électricité.

« Je vais prendre ça », dis-je, sans réfléchir. Aziliz lève un sourcil, mais elle se tait. Elle sait que je suis à deux doigts de l'implosion, et une remarque de plus pourrait déclencher une crise d'envergure. La serveuse repart en hochant la tête, et je regarde autour de moi. À ma gauche, un couple de septuagénaires partage une soupe aux algues avec des bruits qui me donnent envie de mordre dans un gilet de

sauvetage. À ma droite, un homme seul, coiffé d'un bonnet marin, me fixe intensément en mâchonnant un morceau de pain dur. Je détourne les yeux. Ce lieu n'a pas d'issue.

Puis, le spectacle commence. La galette arrive. Flambée. Mais pas juste flambée : une boule de feu jaillit de l'assiette, si haute qu'elle frôle la poutre du plafond. La serveuse, imperturbable, souffle sur la flamme comme si c'était une bougie d'anniversaire, avant de poser l'assiette devant moi. Je contemple l'objet. Une galette molle, noyée dans une mare de chouchen tiède.

Je prends ma première bouchée. Et là, je comprends que je viens d'ouvrir une porte vers une autre dimension. Une dimension

où les papilles gustatives pleurent de désespoir et où chaque bouchée est un défi. « C'est... spécial », dis-je, en mastiquant avec l'enthousiasme d'un condamné au bagne. Aziliz, qui a opté pour une simple salade, me regarde avec un mélange de compassion et de supériorité. C'est alors que tout bascule.

Un homme entre dans la salle, vêtu d'un ciré jaune et accompagné d'un chien trempé qui dégage une odeur de marée basse. « Qu'est-ce qu'on mange ici ?! » hurle-t-il en s'installant à une table voisine. La serveuse, sans broncher, lui tend le même menu plastifié. Mais le chien, lui, décide que ma galette est plus intéressante. Avant que je ne comprenne ce qui se passe, l'animal bondit, attrape un

morceau de ma crêpe et s'enfuit sous la table.

La serveuse revient, visiblement insensible à la scène. « Tout va bien ? » me demande-t-elle, comme si perdre son repas à cause d'un chien mouillé était l'épreuve la plus normale du monde.

Et là, c'est trop. Je me lève. « Je vais prendre l'air », dis-je à Aziliz, qui hoche la tête, consciente que je suis au bord de l'éruption volcanique.

Je descends l'escalier branlant, traverse la salle où les vieux chantent une chanson bretonne dont je ne comprends pas un mot, et sors sous la pluie. Il fait noir. Il fait froid. Et là, devant moi, j'aperçois un panneau lumineux : *"Karaoké des Joncs d'Or - Ce soir : spécial Michel Sardou"*.

Je réalise que ma soirée est loin d'être terminée.

Je reste planté là, sous la pluie, fixant le panneau clignotant qui me nargue :

"Karaoké des Joncs d'Or". Sérieusement ? Je ne suis pas sûr de ce que j'ai fait pour mériter ça, mais ça doit être grave. Peut-être que j'ai volé un escargot sacré en Bourgogne, et voilà, le karma me frappe avec la puissance d'un crachin breton.

Je repense à ma galette au chouchen, ou plutôt à ce qui en reste, quelque part entre l'estomac du chien mouillé et le plancher branlant du restaurant. Et à ma femme, en haut, entourée de septuagénaires qui applaudissent chaque note approximative d'un Michel Sardou massacré à l'harmonica.

Une voix dans ma tête me hurle de fuir. Mais fuir où ? La Bretagne, c'est comme un mauvais escape game : même quand tu trouves la sortie, il pleut encore. Je fais un pas en avant, puis un autre. Et sans trop savoir pourquoi, je me retrouve de nouveau à l'intérieur. Peut-être que je suis maso. Ou peut-être que j'ai peur de mourir seul sous la pluie, attaqué par un goéland. Je gravis les marches, chaque pas résonnant comme un écho dans le silence. Aziliz m'attend là-haut, mais un frisson me traverse soudain. Une bifurcation dans l'obscurité, un couloir oublié, attire mon regard.

Au bout, une porte entrouverte laisse filtrer une lumière vacillante. J'approche, poussé par une force que je ne comprends

pas. La pièce est petite, encombrée de livres si anciens qu'ils semblent pouvoir se désintégrer au moindre souffle. Sur une table massive, un objet scintille faiblement : un « monocle de cristal blanc », brillant comme un fragment de lune emprisonné.

Un bruissement derrière moi. Je me retourne d'un bond. Une silhouette féminine se dresse, presque irréelle, son visage dissimulé dans l'ombre d'une capuche faite d'un tissu défraîchi, à mi-chemin entre un drap abandonné et une relique d'un autre siècle.

« Vous êtes perdu ? » Sa voix glisse comme un murmure, à peine plus qu'un souffle.

Perdu. Oui, perdu au-delà des mots.

Pourtant, je ne réponds pas. Un simple hochement de tête semble suffire.

Elle avance, légère, comme si ses pieds ne touchaient pas le sol. « Venez. » Elle désigne une vitrine poussiéreuse, éclairée par une étrange lueur dorée.

À l'intérieur, un assortiment d'objets défie la logique : un arbre miniature dont les feuilles scintillent d'un vert surnaturel, un miroir bordé d'inscriptions énigmatiques, un verre gravé du nom « Viviane », et une carte postale fanée montrant une grotte obscure.

« Voici le trésor de Brocéliande », déclare-t-elle, ses lèvres esquissant un sourire qui m'échappe.

Mon cœur s'accélère. Le nom réveille des échos anciens, des récits oubliés.

Elle me fixe, son regard invisible pesant comme une vérité que je ne suis pas

encore prêt à entendre. Puis elle prononce des mots qui changent tout :

« Vous êtes la personne que j'attendais. »

J'éclate de rire, un vrai, le genre de rire incontrôlable qui fait trembler tout votre corps. Peut-être est-ce l'accumulation de la pluie, des galettes ratées, du karaoké imminent. Ou peut-être que j'ai simplement touché le fond. Quoi qu'il en soit, cette folle et son « trésor » sont la cerise sur mon gâteau d'anniversaire foireux.

Quand je retourne à notre table, Aziliz est rayonnante. Elle vient de commander une tournée de chouchen pour tout le monde.

« Ils m'ont demandé de chanter ! »

annonce-t-elle fièrement. Oh. Non. Pas ça.

Le karaoké démarre. Les premiers accords de "*Les Lacs du Connemara*" résonnent, et ma femme monte sur scène avec l'assurance d'une rock star. Elle chante faux, évidemment. Mais elle s'amuse. Elle rit. Elle brille. Et moi, pour la première fois de la soirée, je ressens autre chose que de l'agacement : une pointe d'admiration. Peut-être que le secret de la vie à 50 ans, c'est de lâcher prise. Peut-être que je devrais arrêter de vouloir contrôler chaque détail et simplement... vivre.

Alors, quand le maître de cérémonie m'invite à chanter, je n'hésite pas. Je prends le micro, et sous les regards étonnés des vieux bretons, je me lance dans une reprise catastrophique de "*Je vais*

t'aimer". Et croyez-moi, ce fut épique. Pas beau, mais épique.

Quand la soirée s'achève, je suis trempé, épuisé et étrangement heureux. Peut-être que tout ça, c'était une leçon déguisée. Peut-être que la Bretagne voulait m'apprendre quelque chose. Ou peut-être que le chouchen est plus puissant que je ne le pensais. Quoi qu'il en soit, en sortant des Joncs d'Or, je lève les yeux vers le ciel. Il pleut encore, bien sûr. Mais pour la première fois, ça me fait sourire.

Des pensées qui me reviennent en tête : « C'est le trésor de Brocéliande », pourquoi cette femme m'a désigné comme la personne qu'elle attendait, et qui est-elle au fait ? Je ne sais rien d'elle, ni comment elle s'appelle, pourquoi moi ?

Le réveil

05h30. Je me réveille, comme à mon habitude, à une heure si indécente qu'elle pourrait être une rencontre fortuite entre les couche-tard et les lève-tôt. Un cauchemar pour certains, une routine pour moi. Des années de réveils précoces ont transformé mon corps – et peut-être aussi mon esprit, mon âme, voire mon ADN – en un lève-tôt certifié.

Pourtant, soyons honnêtes, on s'est couchés à 1h30 du matin. Aziliz, elle, dort à poings fermés. Mais quand je dis "fermés", c'est comme si elle avait signé un contrat avec le marchand de sable. Même les marmottes, expertes du sommeil, applaudiraient sa performance. Si un

concours de sieste olympique existait, avec comme récompense un voyage autour du monde, elle serait médaillée d'or, et nous aurions déjà visité chaque continent trois fois.

À pas de ninja, je me glisse hors du lit et pousse légèrement le store du Velux. Le paysage s'offre à moi, calme et parfaitement ordonné. Des maisons aux airs de tranquillité, entourées de jardins qui semblent sortir tout droit d'un magazine déco.

Je chuchote un "Waouh" intérieur. Nous sommes dans un lotissement, c'est vrai, mais ici, chaque maison a son petit caractère. On sent que chacun a mis un point d'honneur à personnaliser son petit bout de bonheur, sans pour autant faire de

l'ombre au voisin. Un lotissement exemplaire, comme si Stéphane Plaza avait supervisé la construction et Stéphane Marie, de *Silence, ça pousse !* avait planté chaque arbuste à la perfection.

Les toits, recouverts d'ardoises impeccablement alignées, donnent aux maisons un charme presque intemporel, bien que tout soit flambant neuf. Un vrai décor de catalogue de maisons idéales, celui qu'on feuillette en attendant chez le médecin. Bien sûr, on trouve plus souvent des magazines people, et on les lit d'un œil critique – tout en se passionnant secrètement pour le dernier divorce de cette actrice qu'on "n'aime pas". Mais chut, personne n'ose l'avouer.

Ce matin-là, face à ce tableau parfait, je me dis que, malgré l'heure indécente, le monde a tout de même ses petits miracles. Bon, maintenant, café. Parce qu'émerveillé ou non, un lève-tôt a ses priorités.

Un café, pas possible, je ne suis pas chez moi, nous dormons chez la mère de ma femme, en clair chez la belle-mère ! Je vais devoir attendre qu'elle soit réveillée.

Ma belle-mère s'appelle Clohtidhe. Pas Clotilde, non, Clohtidhe, avec ce "h" qui claque comme un vent du large. Ses parents avaient tout prévu pour elle : une vie de paillettes et de mondanités, des études prestigieuses dans les grandes écoles parisiennes, des soirées où elle aurait brillé en robe de satin et talons

hauts. Ils rêvaient de la voir côtoyer le beau monde, celle qu'ils appelaient leur étoile.

Mais Clohtidhe, elle, n'était pas une étoile filante. Elle était un rocher. Solide, ancré, breton jusqu'au bout des ongles. Un jour, elle a pris une décision que d'autres n'auraient jamais osée : elle est restée. Elle a choisi la Bretagne, les matins frais, les champs humides, et les odeurs de terre et de mer mêlées. Elle a choisi la ferme, les bêtes, et la simplicité.

Clohtidhe a toujours un pied dans la terre et l'autre dans les nuages. Elle porte des vêtements impeccables, comme si chaque jour était une fête. Ses cheveux sont coiffés à la perfection, et il y a dans son regard une fierté tranquille, celle de ceux qui ont trouvé leur place dans le monde. Parfois, je

me dis qu'elle a dû rêver un peu à Sissi, l'impératrice, quand elle était jeune. Elle a ce même mélange de grâce et de force.

Elle méprise gentiment ceux qui traînent sous leur couette ou s'abrutissent devant des écrans. Mais elle a ses contradictions : ses enfants, eux, ont tous les droits. Quand elle leur parle, on sent l'amour dans chaque mot, même lorsqu'elle gronde.

Clohtidhe a un don pour les mots, une façon de poser des questions qui semblent innocentes, mais qui sont de véritables filets. Elle "prêche le faux pour savoir le vrai", comme disent les anciens. Moi, je vois clair dans son jeu, mais je la laisse faire. Ça ne me coûte rien.

C'est drôle, quand je la regarde, je me dis que ses parents ont peut-être eu ce qu'ils

voulaient après tout. Pas une étoile mondaine, non, mais une lumière discrète et indéfectible, comme un phare breton.

06h30. Les volets s'ouvrent enfin. Pas par ma femme, non, mais par Clohtidhe. Elle est déjà debout, évidemment, bien avant tout le monde, avec cette énergie matinale qui donne l'impression qu'elle carbure à autre chose que du café. Peut-être un secret breuvage ancestral réservé aux matriarches bretonnes ?

Je sors du lit, enfile mon peignoir et descends à pas feutrés. Dans la cuisine, Clohtidhe est déjà là, installée comme une reine, un bol fumant entre les mains et un regard plein de satisfaction.

– Ah, enfin quelqu'un qui se lève ! me

lance-t-elle avec ce ton qui mélange reproche et triomphe.

– Bonjour, dis-je en étouffant un bâillement. Bien dormi ?

– Toujours ! Et toi ?

Elle n'attend même pas la réponse, bien trop concentrée sur sa tasse. Elle enchaîne :

– Tu sais, dans mon temps, on ne restait pas au lit jusqu'à midi.

Je ne relève pas. Ce n'est pas une conversation, c'est un match, et je sais déjà qui gagnera. Alors, je m'installe avec mon café, profitant de quelques instants de calme avant que ma femme n'apparaisse.

08h30. La porte de la chambre s'ouvre lentement, et voilà Aziliz qui descend les escaliers, à pas hésitants, son visage encore

tout chiffonné de sommeil. Elle s'arrête un instant, observant sa mère avec étonnement.

– Maman ? Déjà debout ?

Sa mère, toute sourire, la regarde par-dessus ses lunettes, d'un air de tranquille certitude :

– Bien sûr ! Ça fait longtemps que je suis levée. J'ai déjà fait mes mots croisés et regardé le jardin. Vous devriez voir comme il est beau ce matin.

Aziliz lève les yeux au ciel, un mouvement presque imperceptible, avant de se tourner vers moi, le regard fatigué mais curieux.

– Et toi ? Pourquoi tu te lèves si tôt ? On s'est couchés à 1h30, tu devrais dormir !

Je hausse les épaules, un peu gêné, un peu sur la défensive :

– J’ai fait mon quota de sommeil. Il me faut 6 à 7 heures, et je suis bien.

Elle me dévisage un instant, sceptique, comme si elle attendait un éclaircissement, un détail, quelque chose qui prouverait que je ne suis pas en train de me mentir.

– On s’est couchés à 1h30, et tu étais déjà debout à 5h ou 6h, je suppose ! Explique-moi comment tu comptes tes heures.

Je souris intérieurement, un peu agacé, mais je prends un ton léger pour ne pas envenimer la situation :

– Mais non, regarde : 1h30 à 8h30, ça fait 7 heures pile !

Clohtidhe, qui vient de faire son entrée dans la pièce, nous adresse son sourire. Celui-là, à la fois agacé et apaisant, comme un doux rayon de soleil qu'on aimerait repousser tout en l'acceptant malgré tout.

– Eh bien, 3h30 ou 7 heures, ce n'est qu'une question de perception. Si tu as l'énergie pour te lever, alors tu te lèves, pas vrai ?

Je termine mon petit-déjeuner en silence, prenant un instant pour respirer profondément, cherchant un peu de paix intérieure avant que la journée ne prenne son envol. Puis, je m'éclipse sous la douche, consciente que, comme à chaque fois, une nouvelle aventure nous attend.

Il est 09h30. Le souffle de la journée commence à s'accélérer, et Aziliz n'est toujours pas prête. Mes yeux se posent sur l'horloge du salon, puis sur la montre qui bat sur mon poignet comme un doux rappel de l'inexorable passage du temps.

Je prends une grande inspiration pour me contenir. La frustration me brûle un peu, mais je sais qu'il faut rester calme. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est de se retrouver dans un tourbillon d'agitation. Avec un petit sourire, j'approche d'Aziliz et, d'un ton doux mais ferme, je dis :

– Chérie... tu te souviens qu'on a rendez-vous à 10h00, n'est-ce pas ?

Elle lève les yeux vers moi, un regard distrait, presque absent. Sa réponse tombe

comme une brume épaisse, floue, loin d'atteindre l'urgence de mes mots.

– Ok, mais si on n'a même plus le temps de discuter, pourquoi si tôt ?

Je sens une vague de frustration qui monte doucement en moi, mais je fais un effort pour l'étouffer. Je veux qu'elle sente l'intention derrière mes paroles, mais je ne veux pas être trop sec. Je lui souris doucement, presque pour moi-même, et je glisse avec un brin de tendresse et un léger reproche :

– La journée appartient à ceux qui se lèvent tôt, chérie.

Elle me regarde alors, un sourire un peu moqueur aux lèvres, et je vois dans son regard cette étincelle de défi, comme si

tout cela n'était qu'un jeu, une danse où elle n'était pas pressée de se glisser.

– Ouais, mais il y a tôt et tôt, me répond-elle, un ton d'ironie dans la voix.

Je sens la patience m'échapper un peu, mais je serre les dents. Je n'ai pas le temps de me perdre dans des joutes verbales. Il faut y aller. J'insiste, avec un peu plus de fermeté cette fois-ci :

– Allez, je t'attends, c'est urgent.

Elle soupire, comme si elle m'accordait une grâce. Elle se lève enfin, mais je vois qu'elle hésite, traînant des pieds comme si chaque mouvement était une résistance silencieuse. Mon regard devient plus insistant, mais toujours doux, comme un appel calme mais clair.

– J'en ai pour cinq minutes, me lance-t-elle enfin, presque comme un défi.

45 minutes plus tard, nous voilà enfin en route prêts à affronter ce que cette journée nous réserve.

Malestroit

Alors, pourquoi la Bretagne ? Vous pourriez croire que c'est pour mes 50 ans. Ah, ce bel âge rond qui invite à la réflexion et, parfois, à des projets un peu fous. Mais non. La vraie raison, c'est que nous avons décidé de tout plaquer pour venir ici. Et comme j'aime surprendre ma chère moitié Aziliz, j'ai organisé plusieurs visites de maisons. Elle, elle va encore tomber sous le charme. Parce que moi, niveau surprises, je suis plutôt Houdini.

10h38 précises, direction **Malestroit**, petite perle nichée dans le Morbihan. Vous entendez déjà le murmure des légendes, non ? La ville elle-même semble porter en

elle quelque chose d'ancestral, comme si le temps s'y était arrêté.

Et moi, votre guide improvisé, prêt à jouer les Stéphane Bern bretons :

"Ma chérie, bienvenue à Malestroit, surnommée 'la Perle de l'Oust'. Et non, je ne parle pas d'une huître."

Là, je sors mon exposé :

- Malestroit est l'une des neuf anciennes "bonnes villes" de Bretagne. Elle est mentionnée dès le XIe siècle et s'est développée grâce à sa position stratégique sur les rives de l'Oust, un axe important pour le commerce et les échanges.

Durant le Moyen Âge, Malestroit devient un centre de commerce prospère et voit la construction de remparts et de maisons à colombages, encore visibles aujourd'hui.

Malestroit a joué un rôle clé dans l'histoire bretonne, notamment lors de la guerre de Succession de Bretagne. C'est ici qu'a été signé le premier traité de Malestroit en 1343, entre le roi de France Philippe VI et le roi d'Angleterre Édouard III, dans le but de mettre temporairement fin à la guerre de Cent Ans.

Elle me regarde, bouche bée.

- Mais... Tu es métamorphosé !

- Et si c'était le cas ? je réplique avec un sourire mystérieux.

- Suis-moi, la visite commence à peine.

Nous voilà au cœur de la ville. Les cafés débordent de vie, les terrasses s'animent, et... incroyable, il fait beau. Mais quelque chose flotte dans l'air. Une tension presque

palpable, comme si les murs nous observaient.

C'est jeudi, et le jeudi, c'est jour de marché. Un marché comme on les aime, plein de vie et de couleurs. Les étals débordent de beaux produits, tous venus tout droit des fermes et ateliers des environs. Un marché à taille humaine, mais avec un charme qui pourrait rivaliser avec n'importe quel marché primé, si seulement quelqu'un avait pensé à l'inscrire à un concours.

Les effluves mêlés de café fraîchement moulu, de crêpes au beurre salé et de viennoiseries encore tièdes flottaient dans l'air, comme une invitation à ralentir. Les étals regorgeaient de couleurs : oranges éclatantes, légumes verts aux formes

biscornues, et bouquets de fleurs sauvages attachés avec des rubans de raphia.

- On se prend un petit café ? je demande à Aziliz, en la voyant se perdre dans les étals de confitures artisanales.

- Tu crois qu'on a le temps, Faustin ? me répond-elle sans lever les yeux.

- Bien sûr, on n'a rendez-vous qu'à 14 heures pour la visite.

Elle se retourne, un sourire en coin.

- Alors pourquoi être venus si tôt ?

- Parce que je te connais. Si je t'avais dit 14 heures, tu serais encore en train de discuter avec ta mère.

Elle me regarde, faussement agacée, mais bien consciente que c'est probablement vrai.

- Moi ? Pas du tout ! répond-elle avec cette mauvaise foi qui la rend irrésistible.

Je hausse les épaules, souriant.

- Bon, tu veux quoi comme café ? Et si on tentait le café du jour ?

- Allez, vendu pour le café du jour.

Je me dirige vers le comptoir, un petit café ombragé par un grand platane. Derrière, un jeune homme, presque zen, prépare les boissons avec une lenteur méditative, comme si la Bretagne lui avait transmis une part de son rythme paisible.

- Deux cafés du jour, s'il vous plaît.

En revenant, je pose les tasses fumantes sur une table en fer forgé.

- Tiens, installe-toi là, je reviens, j'ai vu quelque chose.

- Où tu vas encore ? demande Aziliz, avec

un petit sourire en coin.

- Pas loin, promis.

Ce n'est pas seulement l'odeur du café qui m'a attiré. Deux étals plus loin, j'ai repéré des pains au chocolat dorés et encore tièdes. Leur parfum est irrésistible, un appel à la gourmandise pure.

Je reviens avec deux viennoiseries encore chaudes, posées sur une assiette en carton. Je les dépose devant Aziliz, un sourire de triomphe aux lèvres.

- Ah non, mes kilos ! proteste-t-elle, faussement outrée.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Mine de rien, tu es taillée comme un crayon !

- Ouais, t'es aveugle ou quoi ? Je ressemble plus à un Stabilo.

Je ris en attrapant ma tasse de café.

- Allez, c'est les vacances, il faut en profiter.

C'est juste un pain au chocolat et un café.

- Et après, tu me fais faire trois kilomètres pour compenser ? Elle me fixe avec un air dubitatif.

- Exactement. On est dans le paradis des épicuriens, là. Tu crois que tu peux juste vivre de squats et de légumes vapeur ?

Aziliz soupire, ce soupir théâtral qui veut dire "je résiste", mais aussi "tu as raison".

Devant le pain au chocolat, luisant et parfait, et sous l'assaut de son estomac qui crie "mange-le", elle craque. Elle aura tenu cinq secondes, pas plus.

Nous mordons en silence dans nos viennoiseries. Le beurre fond en bouche, le chocolat est juste assez fondant, une

perfection simple mais éclatante. Autour de nous, le marché continue de vivre avec ses bruits, ses couleurs, ses odeurs. Mais pour quelques instants, il n'y a plus que nous deux, le café, et ce moment volé au temps.

Aziliz finit par sourire, les doigts pleins de miettes.

- Ok, tu avais raison. C'était indispensable. Je hausse un sourcil, faussement modeste.
- Je sais, je réponds en souriant à mon tour. C'est pour ça que je t'ai épousée : tu sais reconnaître les vraies priorités. Et après, on part marcher trois kilomètres pour éliminer ça.

Après avoir flâné sous un soleil radieux et arpenté le marché de long en large, émerveillés par la palette de couleurs

offerte par les étals des maraîchers et des artisans, nous poursuivons notre balade bucolique le long du canal de l'Oust. Ce canal, pièce maîtresse du paysage breton, relie Nantes à Brest dans un entrelacs de verdure et de sérénité.

C'est alors que, comme pour agrémenter notre promenade d'un spectacle inattendu, nous arrivons pile au moment où un bateau s'apprête à franchir une écluse. Une scène tout à fait fascinante, car, voyez-vous, l'eau, véritable chef d'orchestre de ce ballet, diffère de niveau d'un côté à l'autre de ces portes colossales.

Aziliz, ma douce et curieuse compagne, interrompt sa contemplation pour me glisser, intriguée :

- Pourquoi cette file de bateaux de l'autre côté ?

Faisant honneur à mon rôle de Stéphane Bern improvisé (oui, j'endosse ce rôle avec une aisance qui frôle l'arrogance), je

m'empresse de lui répondre, tout sourire :

- Eh bien, ma chère, tout est une question de science et de mécanique aquatique !

Regarde, d'un côté, l'eau est plus basse. Le principe est d'une simplicité remarquable :

le bateau attend que l'eau dans l'écluse

atteigne son niveau, puis il entre avec grâce

dans ce sas. Une fois les portes refermées,

l'eau monte doucement, comblant l'écart.

Lorsque les deux niveaux sont parfaitement

égaux, la porte opposée s'ouvre et le

bateau peut poursuivre son périple,

glissant paisiblement vers de nouveaux horizons.

Ma démonstration, il faut bien l'admettre, est magnifiée par un soupçon de théâtralité. Alors que je termine, Faustin, guide intrépide, historien éclairé, et, soit dit en passant, époux de la plus belle femme de Bretagne (voire du monde entier), savoure sa propre tirade, visiblement satisfait.

Aziliz lève alors les yeux au ciel, esquissant un sourire mi-amusé, mi-agacé :

- Ça va les chevilles, Faustin ? Pas trop gonflées ? T'as fini de te la raconter ?

Je ris doucement, réalisant que, peut-être, j'ai légèrement exagéré. Serait-ce l'effet du soleil breton ? Ou peut-être cette ambiance enchanteresse qui m'enivre ? Peu importe,

car ici, au bord de l'Oust, tout semble permis.

12h30, l'appel de la faim se fait sentir, nos estomacs nous rappelant qu'un simple pain au chocolat dégusté plus tôt, bien que savoureux, ne saurait suffire à calmer notre appétit.

C'est alors qu'un restaurant attire notre attention. Sa devanture charmante et son ambiance prometteuse nous invitent à en découvrir davantage. Je m'avance pour examiner la carte, mais Aziliz, visiblement plus impatiente que moi, trépigne derrière et finit par me pousser gentiment pour jeter un œil à son tour.

Rapidement, le menu nous séduit. Il faut dire qu'à nous deux, les chaînes de restaurants et les fast-foods ne sont pas

franchement notre tasse de thé. Nous avons un faible assumé pour les plaisirs gastronomiques et privilégions, autant que possible, des spécialités régionales, concoctées à partir de produits frais et préparées sur place avec amour.

L'endroit, quant à lui, coche toutes les cases : un cadre élégant, une atmosphère chaleureuse et, cerise sur le gâteau, une petite touche romantique qui rend le moment encore plus spécial.

Nous prenons place à une table idéalement située, offrant une vue imprenable sur les abords du canal. L'air embaume de senteurs locales, et l'atmosphère, à la fois simple et élégante, invite à la détente.

La serveuse s'approche avec un sourire chaleureux et nous demande notre choix

pour l'apéritif. Sans hésiter, je demande la carte des vins. Chez nous, le vin en apéro l'emporte souvent sur les options plus classiques.

Aziliz, fidèle à son sens des traditions et toujours prompt à prendre les devants, déclare avec un sourire malicieux :

- Écoute, Faustin, nous sommes en Bretagne, alors ce sera deux kirs bretons.

Je hoche la tête, amusé, tandis que la serveuse s'éclipse pour préparer notre commande. Nous optons pour le menu du jour, attirés par les promesses de produits frais et de recettes authentiques.

Alors que nous attendons l'arrivée des plats, Aziliz me regarde avec curiosité et revient sur la visite de cet après-midi.

- Alors, raconte, Faustin. Où est cette fameuse maison ? À quoi ressemble-t-elle ?

Elle marque une pause, plissant légèrement les yeux, comme pour souligner l'importance de ses mots.

- J'espère que ce n'est pas une maison moderne, hein. Moi, je veux de l'ancien, des pierres bretonnes, de l'histoire. Pas une cage à poule où tout est blanc, sans charme ni authenticité.

Je souris, conscient de ses attentes. Après tout, Aziliz ne se contente jamais de l'ordinaire. Chaque détail compte, surtout lorsqu'il s'agit de trouver un lieu à la hauteur de nos rêves.

Le repas est un vrai délice, un bonheur à l'état pur, simple et réconfortant. Seule

ombre au tableau : ma vessie commence sérieusement à me rappeler à l'ordre.

- Chérie, je reviens, je vais aux toilettes.

- Moi aussi, je dois y aller.

- Vas-y en premier, je réglerai le repas pendant ce temps-là.

Aziliz se lève et se dirige vers les toilettes tandis que je me rends au bar pour demander l'addition. En quelques instants, tout est réglé. Je retourne ensuite tranquillement à notre table, attendant qu'elle revienne.

C'est à ce moment précis qu'une jeune fille surgit de nulle part, visiblement pressée, et me tend une balle de golf avant de disparaître aussi vite qu'elle est apparue. Je reste là, interdit, tenant cette balle incongrue dans ma main.

Qui est-elle ? Pourquoi m'a-t-elle donné ça ? Je ne la connais pas, et cette balle n'a absolument aucun sens. Intrigué mais sans réponse, je glisse la balle dans ma poche juste avant qu'Aziliz ne ressorte enfin des toilettes.

- Ton tour, Faustin. Allez, dépêche-toi, nous avons rendez-vous dans 15 minutes.

Je me lève, mais l'étrangeté de l'incident m'amène à lui demander, à mi-voix :

- Tu n'as pas croisé une petite fille près des toilettes ?

Elle me regarde, un peu étonnée.

- Non, rien vu. Pourquoi ?

Elle ne cherche pas à en savoir plus et semble pressée de continuer notre journée. Je n'insiste pas. Après tout, ce n'est peut-être rien. Mais cette balle, au

fond de ma poche, semble me murmurer le contraire.

Morgane

14h00 : Nous voilà enfin devant la maison. Le mystère est levé, et son apparence se dévoile sous la lumière du jour. Ce n'est pas exactement le coup de foudre qu'Aziliz espérait : son regard mêle une pointe de déception à une curiosité légèrement contrainte.

Les pierres ne sont pas aussi anciennes qu'elle l'aurait souhaité, et ce charme breton traditionnel qu'elle affectionne tant semble presque absent. Pourtant, elle accepte de franchir le seuil, sans grande conviction.

À l'intérieur, nous sommes accueillis par les héritiers d'une bâtisse imposante de **214**

m², idéalement située à deux pas du centre-ville. L'excitation monte brièvement. J'ose un sourire complice, mais il est accueilli par un silence glacial de la part d'Aziliz.

Puis vient le choc. Ce que nous découvrons n'est pas une maison, mais un chantier monumental. Les murs sont tachés, les sols grinçants, l'électricité hors d'âge, et la plomberie... mieux vaut ne pas en parler. Tout est à refaire. À mesure que nous avançons, je vois la colère monter chez Aziliz, son silence devenant assourdissant. Finalement, elle s'arrête au milieu de ce qu'on appelle généreusement le salon, les mains sur les hanches. Elle me fixe, les yeux chargés d'un mélange d'incrédulité et d'exaspération, avant de lâcher :

— C'est quoi, ce taudis ?! Ce n'est pas une maison, Faustin, c'est une épave !

Je tente de balbutier une réponse, mais elle ne me laisse pas le temps.

— Sérieusement, tu pensais vraiment que j'allais vouloir vivre ici ? On dirait que cette maison a traversé une tempête et qu'elle n'en est jamais revenue !

Je ne peux qu'acquiescer, penaud, tandis qu'elle fait volte-face et marche vers la sortie. Je me sens comme un capitaine qui a échoué à accoster dans le port de ses rêves, face à une mer trop déchaînée pour être domptée.

— Bon, viens, grogne-t-elle, on a perdu assez de temps ici.

Je glisse un dernier regard à la maison, partagé entre regret et soulagement. Ce n'était pas la bonne. Pas cette fois.

La visite aura duré à peine dix minutes, si je compte les neuf passées à tergiverser devant la maison. Un record d'échec immobilier, sans doute.

Tandis qu'Aziliz marche vers la voiture, je tente de rattraper l'ambiance :

— Écoute, je suis désolé. On retourne en ville et on oublie tout ça, d'accord ?

Elle me lance un regard mi-exaspéré, mi-amusé :

— J'espère que les autres maisons ne seront pas comme ça, parce que sinon, on est mal barrés.

Je ris doucement, presque soulagé qu'elle ne m'en veuille pas trop.

— Allez, viens. On va se changer les idées au bord du canal.

Le soleil est toujours au rendez-vous, caressant le paysage d'une lumière dorée. Des promeneurs profitent de ce petit coin de paradis, échangeant sourires et rires sous les arbres. Nous nous engageons sur le pont qui enjambe le canal.

La vue est à couper le souffle. L'eau scintille, les bateaux avancent paisiblement, et les reflets des feuillages dansent sur la surface.

— C'est magnifique... Non, "Magnifake", comme dirait Cristina Cordula, plaisanté-je en imitant son ton.

Aziliz éclate de rire, sa bonne humeur retrouvée. Peu à peu, la beauté du moment efface la déception de la maison. C'est ça,

la Bretagne : un coin de magie capable de guérir toutes les petites frustrations.

15h00 : Un bistrot nous attire. Nous nous installons. Aziliz file aux toilettes en me confiant une mission : commander **une bière rouge** pour elle et une **triple abbaye** pour moi. Les boissons arrivent, et là, tout bascule.

Une voix me hèle, curieuse et troublante :

- **Vous avez commandé une Morgane ?**

Je tourne la tête, cherchant la provenance. Une femme se tient à moitié dissimulée dans l'ombre d'un recoin sombre. Ses yeux semblent briller, bien que la lumière ne l'atteigne pas.

- **Pardon ? Une quoi ?** je balbutie.

- Une Morgane. Mais ici, ce n'est pas la bière qui importe... C'est l'histoire qu'elle raconte.

Puis elle se met à parler d'une légende locale : celle des **pierres parlantes**. Ces sculptures médiévales, selon elle, abriteraient des esprits. **"Elles murmurent leurs secrets à ceux qui savent écouter."**

Sa voix, grave et apaisante, m'envoûte. Mais une pensée me traverse : je la connais. Oui, je l'ai déjà entendue quelque part. Où ? Quand ?

Je me retourne une fraction de seconde pour regarder nos bières. Quand je reporte mon attention sur elle, elle a disparu.

Je questionne les clients à côté :

- Vous n'avez pas vu une femme, là, dans le coin ?

- Quelle femme ?

- Celle qui était là, dans l'ombre !

Ils secouent la tête.

- Vous devez rêver, il n'y avait personne.

Personne ? Impossible. Je l'ai vue. Je l'ai entendue.

Je monte à l'étage chercher Aziliz, mais elle est introuvable. Redescendant, je la vois assise, ses yeux fixant les miens avec ce mélange d'amusement et de reproche.

- Alors, tu fais quoi ?

Je m'assois, troublé.

- Dis-moi... Tu n'aurais pas vu une femme, là, tout à l'heure, dans le coin sombre près de l'escalier ?

- Non. Une femme ? Tu vas bien ?

Je secoue la tête, essayant de chasser cette étrange sensation. Mais au fond de moi, je sais que quelque chose s'est passé.

Nous quittons le bistrot, mais en marchant, je sens une présence. Une ombre qui nous suit. Pas menaçante, mais insistante. Les vieilles pierres de Malestroit semblent murmurer des mots que je ne parviens pas à saisir.

Nous déambulons dans les ruelles pavées et admirons les **maisons à colombages**, souvent ornées de sculptures uniques. J'en profite pour continuer mon exposé sur la ville tout en passant devant **L'église Saint-Gilles**.

Vois-tu ma chérie, **cette église construite au XIIe siècle possède une architecture**

gothique remarquable et des vitraux qui illustrent des épisodes historiques et religieux. Une fontaine située près de l'église aurait des vertus curatives, notamment pour les maux de peau et les maladies infantiles.

La journée touchait doucement à sa fin, baignée par les lueurs dorées d'un soleil déclinant. Notre périple à travers la ville avait été un enchantement : ruelles pavées chargées d'histoire, murmures d'anciennes légendes glissées au creux des pierres, et ce parfum enivrant de jasmin flottant dans l'air du soir. Mais l'heure n'était plus à la contemplation. Il était temps de rentrer.

Clothilde nous attendait, enfin, lorsque je dis "nous", c'est une manière de parler. Il était évident que c'était surtout *moi* qu'elle

attendait. Il y avait dans son regard, lorsqu'elle l'évoquait, cette étincelle malicieuse, presque mystérieuse, propre aux confidences à venir. Elle avait, paraît-il, une surprise pour moi. Une surprise... Le mot flottait dans mon esprit, un mélange de curiosité et d'anticipation. Avec Clothilde, les surprises n'étaient jamais ordinaires.

Serait-ce un objet aux origines nobles, une pièce oubliée ayant appartenu à quelque illustre personnage ? Une anecdote à couper le souffle, digne des intrigues princières de Monte-Carlo ? Ou peut-être, dans son charme si particulier, un simple geste porteur d'un grand éclat ? Quoi qu'il en soit, cette fin de soirée promettait d'être mémorable.

Val sans retour

Pour une surprise, c'en était une, et pas des moindres ! Clothilde, dans un mélange d'espièglerie et d'autorité tranquille, me demanda d'aller chercher une nouvelle bouteille de gaz... chez Leclerc. Elle avait ce regard qui laissait présager qu'il ne s'agirait pas d'une tâche aussi simple qu'elle semblait l'annoncer.

La bouteille vide trouva sa place dans le coffre de ma voiture, mais avant que je ne puisse refermer le hayon, Aziliz s'avança d'un pas décidé.

— Attends, Faustin ! Je viens avec toi.

— Comme tu veux, mais je vais juste chercher une bouteille de gaz. Rien de bien

excitant.

— Oui, mais d'après Maman, ce n'est pas comme chez nous...

— Une bouteille de gaz reste une bouteille de gaz.

Le mystère restait entier, mais nous voici en route, échangeant quelques suppositions sur cette "surprise" qui nous attendait.

Arrivés au Leclerc, nous découvrîmes effectivement que rien n'était "comme chez nous". Pas de vendeur pour vous guider avec un sourire rassurant. À la place, une machine froide et impassible, bardée de pictogrammes plus confus les uns que les autres. Ses instructions étaient aussi limpides qu'un brouillard de Tchernobyl.

Première étape : présenter la bouteille vide. Très bien, mais comment ? Le mystère

résidait là. À force d'essais infructueux, tournant, pivotant, inclinant la bouteille dans tous les sens, nous commençons à perdre patience. Je fulminais.

— Sérieusement, c'est quoi ce bled ? Une épreuve digne des Douze Travaux d'Hercule, mais pour du gaz !

Et, bien sûr, personne pour venir en aide à deux âmes désemparées. Ce lieu semblait conçu pour tester la résistance des nerfs humains. Enfin, après des efforts acharnés et quelques jurons bien sentis, nous parvînmes à obtenir notre précieuse bouteille de gaz.

De retour à la maison, la mission accomplie, nous n'avons qu'une seule pensée : manger enfin, car sans cette victoire, le dîner aurait été compromis.

Clothilde, de son côté, nous accueillit avec un sourire presque triomphal, comme si elle avait orchestré cette aventure pour éprouver notre endurance... ou simplement pour s'amuser un peu.

La soirée fut rythmée par nos récits d'aventures, avec Aziliz comme narratrice principale. Elle s'en donna à cœur joie pour décrire, avec un brin d'exagération, le "taudis technologique" auquel je l'avais confrontée. Chaque détail, chaque geste maladroit de ma part était amplifié pour le plus grand plaisir de Clothilde, qui n'en perdait pas une miette. Pire encore, elle se permit d'en rajouter, distillant ici et là des commentaires teintés d'ironie.

La nuit finit par tomber, et avec elle, nos paupières s'alourdissaient. Nous prîmes le

chemin de la chambre, pressés de retrouver nos lits et de récupérer des forces pour la journée à venir. Tandis que nous nous glissions sous les draps, Aziliz me lança un regard énigmatique, accompagné de ce sourire qu'elle arborait lorsque quelque chose se tramait.

— Tu es bien mystérieuse, dis-je en feignant l'indifférence. Où allons-nous demain ? Tu ne veux vraiment pas me le dire ?

Elle se rapprocha légèrement et murmura avec une tendresse teintée de malice :

— Repose-toi, chéri. À ton âge, tu en as besoin. Une journée surprenante t'attend demain.

Le ton était à la fois affectueux et provocateur, laissant entrevoir que cette

surprise n'aurait rien d'ordinaire. Intrigué, mais trop fatigué pour insister, je me laissai emporter par le sommeil, curieux de découvrir ce que demain me réservait.

Le lendemain, après un petit déjeuner empreint de simplicité et de douceur, notre route nous mena jusqu'à Tréhorenteuc. Ce petit bourg isolé, niché au cœur d'une campagne silencieuse, semblait surgir de nulle part. Son nom, d'après les anciens, signifierait "pays de la charité", un écho au temps où ses habitants, loin de tout, devaient se reposer uniquement sur eux-mêmes. Aujourd'hui, il offre une porte d'entrée idéale pour accéder au mythique Val sans Retour.

— Où m'emmènes-tu, chérie ? demandai-je, intrigué par le sourire énigmatique

d'Aziliz.

— Dans la forêt, répondit-elle, en se délectant de mon impatience.

— Une simple promenade, alors ?

— Oui... mais attends de voir ce que je te réserve, ajouta-t-elle avec un air malicieux.

Sans en dévoiler davantage, Aziliz prit les devants et m'entraîna à travers cette entrée presque mystique de la forêt de Brocéliande. Elle avait cette allure radieuse, presque enfantine, mais teintée d'une malice qui éveillait ma curiosité.

— Faustin, fit-elle en s'arrêtant devant une clairière, ici, en 1990, un terrible incendie a dévasté plus de 400 hectares de landes et de bois. Ce fut une catastrophe pour cette terre chargée d'histoires et de légendes.

Je regardais autour de moi, essayant d'imaginer les flammes dévorant cette nature si paisible aujourd'hui.

— Pour rendre hommage à cette forêt et sensibiliser les visiteurs, poursuivit-elle, l'Arbre d'Or a été inauguré en 1991. Il se trouve à l'entrée du Val sans Retour, sur la commune de Paimpont. C'est une œuvre symbole de renouveau, une initiative de l'Association de Sauvegarde du Val sans Retour. Ce lieu, autrefois meurtri, renaît à travers cet arbre, véritable icône dorée au milieu des landes.

Aziliz parlait avec passion, ses mots empreints de respect et de fascination. Il était évident qu'elle avait soigneusement préparé cette excursion, mêlant histoire, légendes et beauté naturelle.

Je la suivis, intrigué et déjà séduit par ce qu'elle m'avait dévoilé, impatient de découvrir cet Arbre d'Or et ce que le Val sans Retour avait encore à offrir.

L'Arbre d'Or

Marcher dans cette forêt, c'était comme voyager dans un autre monde, où chaque arbre semblait porter les souvenirs des siècles passés. Aziliz, exaltée, marchait devant moi, impatiente de partager un de ses secrets. Moi, je la suivais, intrigué par son enthousiasme, mais également distrait par cette sensation étrange, comme si quelque chose ou quelqu'un nous observait.

Après une vingtaine de minutes, nous arrivâmes enfin devant **l'Arbre d'Or**, ce monument de légendes et de mystères. Majestueux, il resplendissait au centre d'un écriin de gardiens noirs, ces arbres calcinés

qui l'entouraient et semblaient protéger son éclat.

Aziliz se plaça face au groupe de visiteurs agglutinés autour de la barrière naturelle, un sourire espiègle au coin des lèvres. Elle prit une grande inspiration et déclara :

— Vous êtes prêts à entendre l'histoire de **l'Arbre d'Or** ?

Un murmure d'approbation parcourut la foule.

LA LÉGENDE DE L'ARBRE D'OR

— Il était une fois, au cœur de Brocéliande, un arbre pas comme les autres. On l'appelait **l'Arbre aux Feuilles d'Or**. Chaque nuit, au fond du Val sans Retour, ses branches se couvraient de feuilles dorées, scintillantes comme mille étoiles. Mais au

lever du jour, ces feuilles disparaissaient, récoltées par les lutins de la forêt.

Un jour, une jeune fille du nom d'Henriette, curieuse et courageuse, se perdit dans la forêt. Attirée par une étrange lumière, elle tomba sur cet arbre unique. Fascinée, elle tendit la main pour toucher son tronc. Mais à l'instant où ses doigts effleurèrent l'écorce, une malédiction s'abattit sur elle : Henriette fut transformée en un arbre noir et figé.

— Pourquoi ? demanda un enfant dans la foule.

— Parce que l'Arbre d'Or était protégé par un enchantement, répondit Aziliz avec un sourire complice. Un sortilège puissant, destiné à punir quiconque oserait le toucher sans permission.

Elle poursuivit :

— Les camarades d'Henriette, partis à sa recherche, la retrouvèrent sous cette forme tragique. En l'enlaçant pour tenter de briser le sort, ils furent eux aussi transformés en arbres noirs, leurs troncs tordus par le désespoir.

Aziliz marqua une pause, le temps de captiver davantage son public, avant de continuer :

— Lorsque les lutins arrivèrent à l'aube, ils virent le drame et furent pris de panique. Mais à peine s'approchèrent-ils qu'ils furent pétrifiés à leur tour, transformés en pierres qui entourent désormais l'Arbre d'Or.

Elle pointa les rochers autour du site et déclara :

— Voilà pourquoi cet arbre est sacré et pourquoi il est interdit de le toucher. Ceux qui braveraient cet interdit risquent de subir le même sort qu'Henriette et ses amis.

Un silence solennel s'abattit sur l'assemblée, chacun absorbant l'histoire avec fascination.

Alors que la foule applaudissait l'incroyable récit d'Aziliz, mon regard fut attiré par une silhouette à l'écart. Une femme, vêtue d'une robe blanche, se tenait immobile entre deux arbres. Son visage restait caché par l'ombre et la lumière dansante des feuilles. Contrairement aux autres, elle

n'applaudissait pas, restant parfaitement immobile.

Un frisson glacé me parcourut.

Aziliz, ravie de son effet, revint vers moi et s'exclama :

— Alors, Faustin ? Impressionné ?

— Par ta narration, oui. Mais dis-moi, tu as vu cette femme là-bas ?

Aziliz tourna la tête mais ne sembla pas la remarquer.

— Quelle femme ?

Je secouai la tête. Peut-être mon esprit me jouait-il des tours.

Peu après, Aziliz m'entraîna dans un chemin isolé, un sentier à peine marqué, caché par des fleurs sauvages et des

fougères luxuriantes. Le silence devint presque assourdissant, et les bruits de la foule s'estompèrent jusqu'à disparaître, engloutis par la forêt. Chaque pas que je faisais semblait m'éloigner un peu plus du monde, me plongeant dans un univers où le temps n'avait plus de prise.

— Faustin, reste là, me dit-elle soudain, un sourire énigmatique sur les lèvres.

Elle disparut derrière un arbre massif, me laissant seul dans cette clairière baignée de lumière. Le soleil, traversant les feuillages, dessinait des motifs d'or et de verdure sur le sol. Je tentais de deviner ce qu'elle préparait, m'interrogeant sur ses intentions, lorsque je la vis réapparaître. Mais pas comme je m'y attendais.

Aziliz était là, sa robe glissant lentement de ses épaules, dévoilant une silhouette à couper le souffle. Elle s'adossa contre l'arbre, son regard brûlant de malice et de désir.

— La forêt gardera nos secrets, murmura-t-elle, ses lèvres esquissant un sourire prometteur.

Je m'approchai, fasciné, et nous nous laissâmes emporter par cette communion envoûtante avec la nature. Les arbres furent nos témoins silencieux, et le souffle du vent semblait approuver notre étreinte. La forêt elle-même paraissait vibrer de magie, un sort ancien tissé dans l'air, porté par la terre, l'eau et le feu.

Quand nous nous rhabillâmes, un éclat complice brillait dans ses yeux, comme un secret partagé entre nous et les racines du monde.

— Alors, la forêt t'a-t-elle conquis ?
demanda-t-elle en riant, son souffle léger.
Je la fixai un instant, encore sous le charme, avant de répondre.

— Oui, véritablement conquis.

Elle éclata de rire, et je me permis de relâcher un peu la tension dans mes muscles. Mais quelque chose d'autre m'attendait, et je le sentais.

Tréhorenteuc

Nous finîmes par nous retrouver dans un restaurant à Tréhorenteuc. Tandis qu'Aziliz commandait nos galettes complètes et bolées de cidre, je partis me laver les mains.

Dans les toilettes, je remarquai une petite serviette soigneusement pliée. En l'attrapant, je sentis une forme inhabituelle. Je dépliai le tissu pour découvrir...

Une balle de golf.

Gravé dessus, un mot : "**VIENS.**"

Je sentis mon cœur s'emballer. Qui pouvait avoir laissé ça ici, et pourquoi ?

En revenant à table, je scrutai les environs. Et là, près de la fenêtre, **elle** était là. La femme en blanc.

Elle ne bougeait pas, son visage toujours caché par l'ombre. Mais je savais qu'elle m'observait.

Aziliz, toujours insouciante, me tira de mes pensées :

— Faustin ? Ça va ? Tu as l'air ailleurs.

Je hochai la tête, feignant l'indifférence.

Mais une certitude me hantait : la forêt de Brocéliande n'avait pas encore dévoilé tous ses secrets.

Alors que nous savourions nos galettes et cidres au restaurant, je ne pouvais m'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs

vers la silhouette blanche près de la fenêtre. Elle ne bougeait toujours pas. Son immobilité presque surnaturelle contrastait avec l'agitation des autres clients.

Aziliz, absorbée par son repas, n'avait rien remarqué.

— Tu es bien silencieux, Faustin. C'est la forêt qui t'a chamboulé, ou mes talents de conteuse ? demanda-t-elle en plaisantant.

Je ris nerveusement et tentai de détourner la conversation, mais mon esprit était ailleurs.

À un moment, alors qu'Aziliz racontait une anecdote sur une autre légende locale, je sentis un frisson glacé sur ma nuque. Je levai les yeux : la femme en blanc n'était plus à la fenêtre.

— Excuse-moi une seconde, dis-je en me levant précipitamment.

Je sortis du restaurant, scrutant les environs. La rue était presque déserte, baignée d'une lumière dorée par le soleil déclinant. Mais là, juste au coin, je vis un pan de robe blanche disparaître derrière un bâtiment.

Je me mis à marcher rapidement, puis à courir. En tournant le coin, je découvris une ruelle étroite, bordée de vieilles pierres moussues. Pas un bruit. Pas un souffle.

Et pourtant, elle était là. Immobile au bout de l'allée.

— Qui êtes-vous ? lançai-je, la voix mal assurée.

Elle ne répondit pas. Lentement, elle leva une main fine et désigna un objet au sol, devant elle.

Je m'approchai prudemment, mon cœur battant à tout rompre.

Une clé.

En la ramassant, je remarquai qu'elle était ancienne, en fer forgé, avec des motifs gravés représentant des branches et des feuilles.

Quand je levai les yeux, la femme avait disparu.

Je retournai au restaurant, troublé. Aziliz leva un sourcil en me voyant revenir, essoufflé.

— Tu t'entraînes pour un marathon ?

— Non, je... j'avais besoin d'air, répondis-je en esquivant.

Je gardai la clé dans ma poche, décidé à ne pas lui en parler tout de suite.

Mais alors que nous quitions le restaurant pour reprendre notre balade, une vieille femme assise près de la porte m'interpella.

— Vous avez trouvé la clé, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix rauque.

Je m'arrêtai net.

— Comment savez-vous cela ?

Elle sourit, dévoilant des dents jaunies, et continua :

— Cette clé ouvre une porte que peu de gens osent franchir. Une porte cachée dans la forêt. Mais prenez garde, jeune homme. Tout secret a un prix.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle porte ?

La vieille femme éclata d'un rire étrange avant de répondre :

— Posez la question à la Dame Blanche. Elle seule connaît la vérité.

Et sur ces mots, elle se leva et disparut dans la foule.

L'Étang du Miroir aux Fées

Nous reprîmes la route, le paysage se modifiant à chaque pas. Aziliz m'emmena jusqu'à l'Étang du Miroir aux Fées, une étendue d'eau cristalline bordée de rochers lisses. L'air ici était différent, plus léger, presque irréel. Le calme de l'étang contrastait avec le tumulte de la forêt alentour. La surface de l'eau, d'un bleu presque irréel, semblait refléter non seulement l'image du ciel, mais aussi un monde invisible, caché dans les abysses. Aziliz s'assit au bord de l'étang, ses pieds nus frôlant l'herbe humide. La lumière pâle de la lune caressait l'eau sombre, où chaque reflet semblait emprisonner une

histoire. Elle resta silencieuse un moment, puis, d'une voix douce comme une mélodie ancienne, elle se mit à parler.

— Cet étang n'est pas comme les autres, murmura-t-elle. Il est habité.

Je fronçai les sourcils, mais elle continua, comme si ses mots n'étaient pas destinés à être interrompus.

— Chaque nuit, lorsque le monde dort, les sept fées de la forêt viennent ici. Elles ne dansent pas pour la beauté du geste, ni pour célébrer la lune. Elles viennent pour se confronter à elles-mêmes.

Son regard quitta l'eau pour se poser sur moi, et dans ses yeux, je décelai une lueur que je ne parvins pas à interpréter.

— Pourquoi ? demandai-je, intrigué malgré moi.

Elle esquissa un sourire, mais ce n'était pas un sourire léger. Il portait le poids d'une vérité qu'elle semblait sur le point de révéler.

— L'eau de cet étang, dit-elle, est un miroir d'âmes. Les reflets qu'elle renvoie ne sont pas ceux que nous voyons dans les miroirs ordinaires. Ici, tout ce que tu caches, tout ce que tu ignores ou refuses de voir... tout cela remonte à la surface.

Elle fit une pause, ses doigts effleurant l'onde immobile.

— Les fées y voient leurs plus grandes peurs, leurs désirs inavoués, mais aussi leur essence la plus pure. Elles viennent chaque année, la nuit la plus longue, pour briser

leur reflet et lire dans les fragments de leur image ce que l'eau leur révèle.

Je m'approchai lentement, intrigué par ses paroles. Mes yeux plongèrent dans l'étang, mais ce que je vis d'abord, ce n'était pas mon visage. À la place, il y avait un jeune homme que je reconnus vaguement. Moi, peut-être, mais différent : plus audacieux, plus libre. Ses yeux brillaient d'une lumière que j'avais oubliée, comme un écho lointain d'un passé révolu.

— Que vois-tu ? demanda-t-elle, sa voix presque un murmure.

Je restai silencieux. Comment expliquer ce que je ressentais ? Les contours de mon reflet changeaient encore, se dissolvant pour laisser place à une version future de

moi-même, plus âgée, marquée par le temps, mais étrangement sereine.

Aziliz reprit son récit, brisant le silence qui pesait sur nous.

— Il y a bien longtemps, une huitième fée vivait parmi elles. La plus jeune, la plus insouciant. Une nuit, elle s'approcha trop près de l'eau, espérant y voir son avenir. Mais ce qu'elle découvrit lui fit perdre la raison. L'étang lui renvoya une vérité qu'elle n'était pas prête à affronter. Depuis ce jour, elle hante ces lieux, incapable de quitter les berges.

Un frisson me parcourut malgré moi.

— Tu veux dire qu'elle est... encore là ?

Aziliz hochait lentement la tête, son regard fixé sur un point invisible au-delà de l'horizon.

— Parfois, on peut entendre son chant, juste avant l'aube. Un murmure entre les arbres. Elle supplie l'eau de lui montrer autre chose, mais l'étang ne ment jamais, Faustin. C'est pour ça que les sept fées continuent de venir. Elles savent que, malgré la douleur, la vérité est un poids qu'il faut porter pour avancer.

Ses mots résonnèrent en moi, et je me penchai de nouveau vers l'eau. Cette fois, mon reflet était flou, comme enveloppé dans une brume.

— Et toi, Faustin ? demanda-t-elle doucement. Que cherches-tu dans ce miroir ?

Je ne répondis pas tout de suite. Comment répondre à une question que je ne comprenais pas moi-même ? Finalement, je murmurai :

— Peut-être que je cherche ce que j'ai perdu. Ou ce que je n'ai jamais eu.

Aziliz sourit, et cette fois, c'était un sourire sincère, empreint d'une étrange tendresse.

— Alors reviens, Faustin. L'étang ne révèle ses secrets qu'à ceux qui sont prêts à les entendre. Mais attention, ajouta-t-elle avec un éclat malicieux dans les yeux, parfois, ce que tu trouves est bien plus que ce que tu cherchais.

Le vent souffla doucement, ridant la surface de l'eau, et je crus entendre, dans le murmure des feuilles, un écho lointain :

une mélodie fragile, presque
imperceptible.

Quelque chose me troublait toujours. Cette
silhouette blanche. Était-elle réelle ?

Lumières, pierres et mystères

Après la journée d'hier, marquée par une Aziliz étonnamment passionnée – ou par mon incurable inattention, soyons honnêtes – je m'étais juré que ce jour serait plus calme. Grossière erreur.

Le matin avait à peine pris ses quartiers que Clothilde surgit dans le salon. Vous savez, ce regard qu'elle a, mélange dévastateur de sourire poli et de détermination inébranlable. Ce genre de regard qui vous fait comprendre que, quoi qu'elle demande, vous direz oui avant même d'avoir fini votre café.

— Faustin, tu pourrais m'aider pour un petit souci ?

Un frisson d'appréhension me parcourut. Chez Clothilde, un « petit souci » a une fâcheuse tendance à s'épanouir en problème majeur. Mais sa voix, douce comme une menace bien emballée, ne laissait aucune place au refus.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— Oh, presque rien. La lumière du garage ne fonctionne plus.

Une ampoule grillée, rien de dramatique, pensai-je en enfilant mes chaussures. Si j'avais su...

Le garage, bastion de l'oubli et de la poussière, me salua d'un souffle glacé. L'interrupteur ne répondait plus, le néon

pendait tel un condamné, et la lumière naturelle, filtrant à travers une fenêtre minuscule, ne suffisait qu'à souligner l'ampleur de la désolation.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette lumière ?
grognai-je en pénétrant dans la pénombre.
— Elle refuse de s'allumer, déclara Clothilde du seuil, comme si cette évidence méritait d'être rappelée.

Armé de ma boîte à outils improvisée – une ampoule, une douille et une prière – je m'attelai à la tâche. Après quelques minutes d'efforts maladroits, un miracle se produisit : la lumière jaillit enfin, éclatante, presque divine.

— Alors, c'est réglé ? demanda Aziliz en levant à peine les yeux de son roman lorsque je regagnai le salon.

— Ta mère voit clair comme en plein jour maintenant.

Mais ma gloire fut de courte durée. Une nouvelle mission nous attendait : une visite immobilière que j'avais de nouveau organisée.

Nous n'étions pas venus en Bretagne uniquement pour mes 50 ans, célébrés avec des montagnes de crêpes et des litres de cidre. Derrière cette escapade se dissimulait un projet sérieux : trouver la maison de nos rêves dans cette région qui, depuis longtemps, nous appelait.

Après un déjeuner plus bavard que copieux, nous prîmes la route pour Josselin. L'agent immobilier, tout sourire et brochure en main, nous attendait devant une bâtisse aux promesses intrigantes.

— Voici une perle rare, un véritable havre de paix, lança-t-il avec enthousiasme. Sur photos, la maison avait tout pour plaire : charme rustique, pierres apparentes, et un potentiel infini pour les apéros au coucher du soleil. Sur place la réalité faisait face à une version quelque peu différente. La maison était entièrement à refaire et le pire se trouvait dans le jardin.

À droite, la N24 rugissait, inlassable. À gauche, une usine de menuiserie vibrait de mille outils. Et au milieu, nous, à deux doigts d'investir dans des bouchons d'oreilles avant même d'avoir signé quoi que ce soit.

— Promets-moi de ne jamais devenir agent immobilier, murmura Aziliz en retenant un rire.

Je hochai la tête, prêt à conclure la visite, quand un détail attira mon attention. Derrière un rideau jauni, dans la maison voisine, une silhouette se dessinait. Immobile. Drapée d'une robe blanche, immaculée.

— Aziliz, regarde discrètement à la fenêtre d'à côté, soufflai-je.

Elle posa son sac et leva les yeux au ciel avec une patience exaspérée.

— Je ne vois rien, dit-elle en tournant la tête. Absolument rien.

Mais moi, je la voyais clairement. Une présence intense, figée, dont l'immobilité dégageait une étrangeté qui défiait toute logique. Ce n'était pas une voisine curieuse. C'était autre chose.

— Faustin, soupira Aziliz, si tu veux qu'on achète une maison hantée, dis-le tout de suite.

L'agent immobilier poursuivait son discours lyrique sur les charmes de la propriété, complètement inconscient du frisson qui courait dans mon dos.

En remontant dans la voiture, je jetai un dernier coup d'œil. La silhouette n'avait pas bougé, mais... quelque chose avait changé. Une inclinaison imperceptible de la tête ? Un léger mouvement du rideau ? Impossible de dire précisément. Pourtant, une certitude s'imposa à moi : elle ne se contentait plus de m'observer. Elle me surveillait.

— Alors, Sherlock des légendes bretonnes, lança Aziliz en démarrant. Tu vas

m'expliquer pourquoi tu fais une tête pareille ?

Je détournais les yeux de la fenêtre, un sourire forcé aux lèvres.

— Rien, mentis-je. Une ombre, sûrement.

Mais rien n'était moins sûr.

Sur le chemin du retour, Aziliz, toujours pragmatique, m'asséna un résumé cinglant :

— On n'achète pas cette maison. Ni celle-là, ni aucune autre où tu vois des fantômes derrière des rideaux. Ce n'est pas le genre de voisinage idéal pour organiser des crêpes parties.

Je ris, faiblement. Mais mon esprit restait accroché à cette silhouette. Ce n'était pas

la première fois que je la voyais. Ou peut-être n'était-ce qu'une impression, ce sentiment d'avoir croisé quelque chose de semblable dans mes rêves ou mes souvenirs.

Cette femme en blanc, immobile et si intensément présente, semblait m'adresser un message muet. Une part de moi, la plus audacieuse – ou la plus stupide – voulait revenir sur mes pas, frapper à la porte et demander des réponses. Mais une autre, plus sage et pétrifiée, savait que certaines questions ne méritent pas d'être posées.

Le ciel breton s'assombrissait alors que nous approchions de notre retour chez Clothilde. La lumière douce du jour laissait

place à une teinte grise, lourde, comme si le paysage lui-même avait décidé de garder ses secrets.

Aziliz, avec cette sagesse impitoyable qu'elle maîtrise si bien, me ramena à la réalité.

— Tu sais, c'est peut-être juste un signe que tu devrais dormir un peu plus. Ou boire moins de cidre.

— Peut-être, répondis-je avec un sourire absent.

Mais au fond, je savais que cette femme – ou ce qu'elle représentait – ne quitterait pas mon esprit si facilement. Elle appartenait à quelque chose de plus grand, quelque chose qui semblait m'attendre

depuis bien plus longtemps que je n'osais
l'imaginer.

Et, que je le veuille ou non, je finirais par
découvrir ce que c'était.

Josselin

Ils marchaient dans Josselin, en silence d'abord, chacun perdu dans ses pensées. Faustin avait encore organisé une visite de maison, et encore une fois, ça n'avait pas été la bonne. Aziliz n'avait rien dit, mais il avait senti sa déception, diffuse et discrète, comme une pluie fine.

Leurs pas résonnaient sur les pavés, comme une chanson oubliée. Faustin avançait, légèrement en retrait, observant Azilis qui marchait avec une assurance tranquille, presque souveraine. La lumière du soleil couchant enveloppait Josselin d'un voile orangé, doux et mystérieux,

faisant danser des ombres sur les murs imposants du château.

– C’est fascinant, n’est-ce pas ? murmura Aziliz en désignant les imposantes tours du château.

Faustin leva les yeux, intrigué. Il savait qu’elle avait quelque chose à raconter, comme toujours.

– Josselin, poursuivit-elle, est une ville castrale née au XI^e siècle. Tout a commencé avec Guéthenoc, vicomte de Porhoët. Il vivait à Château-Tro, mais il a décidé de tout quitter pour construire un nouveau château ici, sur ce roc escarpé au bord de l’Oust.

Elle fit une pause, laissant à Faustin le temps d’imaginer ce noble breton,

délaissant son ancien domaine pour se lancer dans un projet aussi ambitieux.

– Pourquoi ici ? demanda-t-il, curieux.

Aziliz sourit légèrement.

– On raconte qu'une statue de la Vierge avait été découverte deux siècles plus tôt, en 808, tout près d'une chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Roncier. Cette statue était vénérée par les habitants. Guéthenoc, inspiré par l'esprit divin, consulta les moines de l'abbaye de Redon. Avec leur bénédiction, il planta le premier pieu de son château un dimanche, à l'aube.

Elle tourna son regard vers Faustin, captivé.

– Ce château, continua-t-elle, il l'a placé sous la juridiction du Christ et a fait don d'un cens annuel à l'abbaye. Avant de

mourir, il a même ordonné qu'une chapelle soit construite dans le château, dédiée au Saint-Sauveur. C'est son fils, Josselin, qui termina l'œuvre de son père.

Faustin hocha la tête, absorbé par l'histoire.

– C'est donc Josselin qui a donné son nom à la ville ?

– Oui, répondit Aziliz avec un sourire.

"Castellum Goscelinus", comme on l'appelait au début, est devenu "Josselin". Il a aussi fondé un prieuré dédié à la Sainte-Croix avant de mourir en 1074.

Ils restèrent un moment silencieux, contemplant les murs centenaires.

– Tu sais, dit Faustin, si tu racontais l'histoire de toutes les maisons que je te

fais visiter comme tu racontes celle-ci, je crois qu'on finirait par en aimer une.

Aziliz éclata de rire, et le son léger sembla résonner entre les vieilles pierres.

Soudain, un bruit discret perça ce calme. Une petite balle de golf descendait lentement les pentes, roulant doucement sur l'herbe battue par les vents du crépuscule. Sans qu'ils ne comprennent bien d'où elle venait, elle s'arrêta tout juste devant Faustin, comme par un coup de magie.

Il la regarda un instant, figé, son regard se déplaçant lentement autour de lui, cherchant la source de cette étrange apparition.

Aziliz, elle, fronça les sourcils.

– Cela, Faustin, est un signe. Rien n’arrive par hasard ici.

Faustin baissa les yeux vers la balle, presque perplexe.

– Un signe ? Mais de quoi ?

Aziliz, plus calme que jamais, s’accroupit à côté de lui et la prit doucement dans sa main.

– Les artefacts, les légendes, les pouvoirs... Tout cela est bien plus proche de ce que tu crois. Parfois, les forces invisibles jouent avec nous, comme un jeu. Ce n'est pas un simple objet, cette balle. Elle a été placée ici pour te rappeler quelque chose.

Faustin la regarda de plus près. Légèrement abîmée, la balle portait une marque étrange, presque effacée, comme un

symbole mystérieux, un peu comme celui d'un ancien ordre ou d'une société secrète. Il fronça les sourcils.

– Elle pourrait très bien être un message, mais de qui... ou de quoi ? murmura-t-il, tout en se relevant et en observant les alentours. Cela me rappelle la façon dont les choses se cachent ici. Comme si le destin voulait que nous découvriions... ou que nous soyons testés.

Aziliz, tenant la balle dans ses mains, se releva à son tour.

– Les artefacts ne se contentent pas de choisir leur porteur. Parfois, ils choisissent aussi leur témoin. Et toi, Faustin, tu es plus que témoin aujourd'hui.

Elle jeta un dernier regard autour d'eux, ses yeux fixant l'horizon, comme si elle attendait quelque chose de plus.

– L'histoire n'est pas terminée, Faustin.

Faustin prit une profonde inspiration, se sentant à la fois envoûté et troublé par ce qui venait de se produire. Cela signifiait qu'il restait encore des mystères à résoudre.

Le lac au duc

Faustin, depuis son arrivée en Bretagne, avait l'impression de vivre dans une bulle étrange, à mi-chemin entre un conte de légendes et une réalité trop vivante pour être ignorée. Lui, le cartésien, l'homme des faits et des raisonnements, se sentait tanguer sous le poids de tout ce qu'il découvrait. Mais il s'accrochait. La tête froide, il se disait que rien ne valait une bonne promenade pour remettre ses pensées en ordre.

Un regard vers Aziliz, qui terminait une tasse de thé au coin de la fenêtre, et l'idée germa dans son esprit.

— Aziliz, ça te dirait une petite balade, tous

les deux ? demanda-t-il avec une légèreté étudiée.

Elle leva les yeux, un sourire aussi lumineux que le ciel dégagé de janvier.

— Avec plaisir. Quand est-ce qu'on y va ?

— Après le déjeuner, si ça te va.

Clothilde, comme toujours, avait préparé un repas digne des plus grands festins. Les assiettes débordaient de produits locaux : des légumes du maraîcher du village voisin, un pain aux graines croustillant de chez le boulanger, et une tarte aux pommes qui embaumait la cuisine. Clothilde, connue dans tout Ploërmel comme le loup blanc, était aussi incontournable que les hortensias du coin.

Après ce festin, ils prirent la route du Lac au Duc, un lieu qu'Aziliz affectionnait, et où

Faustin avait prévu de briller un peu. C'était son tour de jouer au guide, après tout. Le bras d'Aziliz sous le sien, il avançait fièrement, conscient des regards curieux et peut-être un brin envieux qu'on leur lançait.

— Tu sais, commença-t-il avec une pointe de solennité, ce lac n'est pas qu'un simple plan d'eau. Il a une histoire qui remonte au XIIe siècle, quand des moines l'ont endigué. Et devine quoi ? En 1257, il a été acheté par le Duc de Bretagne.

Aziliz, amusée, hocha la tête, encouragée par l'enthousiasme de Faustin. Ils s'arrêtèrent un instant pour contempler les hortensias. 5 300 pieds de fleurs, des nuances infinies de rose, de bleu et de mauve, qui formaient une palette

enchanteresse.

— Impressionnant, non ? poursuivit Faustin. Ce circuit des Hortensias est unique en Bretagne. Une vraie ode à la nature.

Ils poursuivirent leur marche, découvrant les bois de Loyat, enveloppés dans une quiétude presque mystique. Faustin, se penchant vers Aziliz, ajouta à mi-voix :

— On dit que c'est le pays des sorciers. Mais rassure-toi, leurs pouvoirs ne s'exercent que la nuit.

Leur promenade se poursuivit sur l'autre rive, dévoilant des panoramas encore plus surprenants. Aziliz, charmée par les récits de Faustin, lui pressa le bras.

— Tu vois, toi aussi, tu peux me faire rêver.

Et Faustin, fier de sa revanche culturelle, sentit qu'il gagnait non seulement en connaissances, mais aussi en amour pour cette terre qui, doucement, le transformait.

Alors qu'ils continuaient leur promenade, la lumière du jour commençait à décliner. Les reflets dorés du soleil sur le lac rendaient l'endroit presque irréel. Faustin, encore grisé par son rôle de guide, s'arrêta net.

Au détour d'un chemin, juste là, sur la rive opposée, une silhouette se tenait, immobile. Une femme, vêtue de blanc, semblait flotter légèrement au-dessus du sol. Ses longs cheveux voilés par une brise légère donnaient l'impression qu'elle

appartenait à une autre époque. Elle fixait Faustin.

Il sentit un frisson remonter le long de son échine. C'était elle, encore elle. La Dame Blanche qu'il avait déjà aperçue auparavant, mais dont il n'avait jamais osé parler à voix haute, de peur d'être pris pour un fou.

— Faustin ? Ça va ? demanda Aziliz, remarquant son visage subitement blême.

Il détourna les yeux de la silhouette et se força à sourire.

— Oui, oui, tout va bien.

Aziliz fronça les sourcils.

— Tu es sûr ? On dirait que tu as vu un fantôme...

Elle éclata de rire, mais Faustin, lui, ne répondit pas. Il tourna la tête pour vérifier une dernière fois, mais la silhouette avait disparu. La rive n'était désormais qu'un simple ruban d'herbes et d'arbres dans la lumière déclinante.

Le cœur battant, il se remit à marcher, le bras toujours enlacé dans celui d'Aziliz, qui continuait de parler avec sa légèreté habituelle. Mais Faustin n'écoutait plus. Il se demandait qui pouvait bien être cette mystérieuse apparition et pourquoi elle ne se montrait qu'à lui.

Était-ce son imagination, un simple jeu de lumière ? Ou alors... quelque chose de plus ancien, plus profond, lié à cette terre bretonne gorgée de mystères ?

Alors qu'ils quittaient la rive pour regagner leur voiture, une pensée furtive lui traversa l'esprit : peut-être qu'Aziliz, avec son don naturel pour relier les légendes et l'histoire, pourrait lui apporter des réponses. Mais comment aborder un tel sujet sans paraître ridicule ?

Il soupira discrètement, enfouissant son trouble sous une couche de rationalité. Après tout, il était Faustin, l'homme de logique, le cartésien. Et pourtant, au fond de lui, il savait qu'il venait d'être le témoin de quelque chose qu'il ne parvenait pas à expliquer.

Le barbecue

Clothilde me scrute avec son fameux regard de conspiratrice. Celui qui annonce un service déguisé en faveur et me transforme illico en victime désignée. Je tente de rester stoïque, mais elle a déjà dégainé :

- Aziliz, ça te dirait un barbecue pour midi ?
- Avec plaisir, maman ! répond Aziliz, enthousiaste comme toujours.
- Parfait. Tout est prêt. Enfin, presque...
- Presque ? Qu'est-ce qu'il manque ?
- Eh bien... le barbecue.

Classique. Clothilde est une légende dans l'art d'organiser des événements sans le

matériel essentiel. Je tente l'esquive en admirant le jardin, les fleurs, les papillons... Je pourrais presque réciter du Baudelaire pour m'échapper mentalement.

– Faustin, m'appelle Aziliz.

– Hmmm ? je réponds avec l'enthousiasme d'un ours en hibernation.

– On va acheter un barbecue. Maman a déjà tout préparé.

Pas le choix. Nous voilà en route pour Leclerc, un samedi matin en plein mois d'août, autrement dit : l'enfer des courses.

Arrivés sur place, c'est la Bretagne qui nous saute au visage. Tout est estampillé : drapeaux, magnets, bolées de cidre, crêpières, et même les torchons transpirent le kouign-amann. Aziliz,

évidemment, repère un stand de vêtements.

– Regarde ce top ! Il est superbe, non ?

– On est là pour un barbecue, je rappelle, les pieds ancrés dans ma mission.

– Ça fait des mois que je n'ai rien acheté...

– Cinq jours, si je compte bien, je rétorque.

– Tu exagères toujours, toi !

Elle sort alors son arme fatale : le *regard du cocker en détresse*. Et moi, faible mortel, je cède. Résultat : un top, deux robes et un pull s'invitent dans notre chariot. Parce que, paraît-il, par chez nous, on ne trouve rien.

Enfin, nous parvenons au rayon barbecue. Après une brève mais intense négociation avec Aziliz, on opte pour un modèle facile à

monter. Du moins, en théorie. Une fois à la maison, Clothilde nous accueille tout sourire.

– Alors, ce barbecue ?

– Parfait, répond Aziliz en débordant d'enthousiasme.

Et me voilà, accroupi dans l'herbe, à assembler le puzzle métallique sous un soleil de plomb. Une vis par-ci, une grille par-là... Deux heures plus tard, le barbecue trône fièrement dans le jardin.

Une fois le barbecue monté, je commence à espérer une pause bien méritée. Mais Clothilde, dans sa grande logique, m'annonce gaiement :

– Faustin, c'est toi qui t'y colles pour la cuisson. Tu as l'habitude, non ?

L'habitude ?! Oui, si on considère que faire griller deux merguez un 14 juillet me qualifie comme chef étoilé du charbon de bois. Mais avant que je ne puisse protester, Aziliz s'exclame :

– Oui, mon chérie est trop fort pour ça !

Et voilà, je suis propulsé maître du feu.

Armé d'une pince géante et d'un tablier qui proclame fièrement "Le roi du barbecue", je me lance dans la bataille. Les flammes s'élèvent, les brochettes crépitent, et bien sûr, tout le monde se rassemble autour de moi pour commenter.

– Tu ne devrais pas retourner les saucisses si souvent, conseille Clothilde.

– Faustin, tu as laissé brûler la saucisse,

observe Aziliz.

– Faustin, il faut un peu plus de charbon, ajoute Clothilde.

À cet instant précis, j'envisage sérieusement de me reconvertir en végétarien.

Quand tout est enfin prêt, la table déborde de plats. Clothilde a tout prévu : salades maison, sauces, et même un dessert aux fraises. On s'installe, tout le monde s'extasie sur les grillades, et je commence à croire que le pire est derrière moi.

C'est alors que Clothilde, tout sourire, lâche :

– Faustin, il reste encore des brochettes dans le frigo. Tu pourrais les cuire pendant qu'on commence, non ?

Je la regarde, incrédule. Aziliz pouffe de rire, et moi, je retourne à mon barbecue. Parce que, dans cette maison, être Faustin, c'est aussi être le roi des petits services.

Les brochettes terminées, je dépose la dernière assiette sur la table. Clothilde me remercie avec un sourire, et Aziliz, toujours aussi vive, m'attrape par le bras pour m'asseoir à côté d'elle.

– Tu restes là et tu manges maintenant !

Je cède, évidemment. Il faut dire que la table est plutôt invitante : salades colorées, sauces onctueuses, et un pain croustillant qui sent bon le blé doré. La fatigue du barbecue s'efface un peu à la vue de ce festin.

Clothilde lève son verre de cidre :

– À Faustin, notre maître des grillades !

Tout le monde applaudit – enfin, tout le monde, c’est surtout Clothilde et Aziliz, mais c’est déjà suffisant pour me faire sourire malgré moi. Je lève aussi mon verre, en ajoutant :

– Et à Clothilde, qui a préparé tout ça sans... barbecue.

Le rire éclate autour de la table, et pour une fois, on se contente de profiter du moment. Aziliz raconte une histoire improbable sur un barbecue géant à un mariage breton, Clothilde enchaîne avec une anecdote sur un pique-nique où elle avait oublié les assiettes, et moi, je me contente d’écouter, de manger, et de savourer.

Le repas se termine dans une douce euphorie. La lumière du crépuscule

enveloppe le jardin d'un voile doré, et une légère brise fait frissonner les fleurs autour de la table. Clothilde se lève avec un sourire satisfait.

– Faustin, tu pourrais nous faire un café ? demande-t-elle innocemment.

Je m'apprête à protester, mais Aziliz pose sa main sur la mienne.

– Laisse, maman. Je vais avec lui.

Elle m'entraîne vers la maison, et tandis que nous passons sous le grand chêne du jardin, je remarque quelque chose. Une pierre plate, posée contre le tronc, semble différente des autres. Aziliz s'arrête net et me fixe avec un regard qu'elle ne prend que rarement, sérieux et presque grave.

– Toi aussi, tu l'as senti ? me murmure-t-elle.

– Sentir quoi ?

Elle s'accroupit et soulève la pierre.

Dessous, une boîte en métal patinée par le temps apparaît. Elle la prend délicatement et l'ouvre. À l'intérieur, des parchemins jaunis, un petit médaillon orné d'un triskel, et une plume noire parfaitement intacte.

– Aziliz, c'est quoi ce truc ?

Elle hausse les épaules, un sourire mystérieux aux lèvres.

– J'en sais autant que toi, Faustin. Mais regarde ça.

Elle me tend l'un des parchemins. Les lettres, tracées d'une main experte, dansent comme si elles étaient vivantes.

Un texte en breton ancien, que je ne peux déchiffrer qu'en partie. Mais une phrase se détache clairement :

"An hini a zeuio d'am gwelet... a dizoloio ar wirionez kuzh."

("Celui qui sera me voir... découvrira la vérité cachée.")

Je fronce les sourcils.

– Ça sent encore une histoire farfelue de ta mère, non ?

Aziliz rit doucement, mais ses yeux brillent d'excitation.

– Peut-être. Mais peut-être pas. Tu sais, Faustin, ici, en Bretagne, il y a toujours une part de légende dans le quotidien.

Elle referme la boîte avec précaution et la serre contre elle.

– On garde ça pour plus tard. Mais je suis sûre que ce n'est pas un hasard si c'est toi qui l'as vu.

Je la regarde, perplexe, tandis qu'elle retourne vers la table, le pas léger et le sourire malicieux. Moi, je reste là, sous le chêne, avec cette étrange sensation idem aux jours précédents.

Le café attendra.

La Porte des Secrets

Ce matin, Aziliz avait pris une grande décision : se lever tôt. Enfin, tôt pour elle, c'est-à-dire 9h25. Et pour Aziliz, c'était une heure presque indécente, une trahison au royaume sacré de la grasse matinée. Elle se tourna dans le lit, espérant trouver Faustin encore étendu pour une fois et pouvoir savourer le plaisir rare de le secouer sans pitié. Mais non, bien sûr, à 9h25, Faustin avait déjà pris sa dose de café, lu le journal, sauvé une abeille, peut-être même conquis un royaume.

Elle s'étira longuement, les bras tremblants, le dos craquant, et laissa échapper un soupir dramatique. *Pourquoi,*

mais pourquoi ne profite-t-il pas des vacances pour faire comme tout le monde et rester au lit jusqu'à midi ? se lamenta-t-elle intérieurement.

À moitié réveillée – non, soyons honnêtes, un quart éveillée tout au plus – elle repoussa doucement la pile de couvertures qui l'ensevelissait. Faustin n'avait jamais compris comment elle pouvait dormir sous cet amas digne d'un hibernant, surtout un mois d'août où le thermomètre flirtait avec les 28 degrés à l'ombre. En traînant les pieds, sa sortie de chambre vaguement nouée autour de la taille, elle se dirigea vers la cuisine, là où l'attendaient déjà les deux lève-tôt de la maison : Faustin et Clothilde, sa mère.

Clothilde leva les yeux de son bol de café fumant et lança joyeusement :

— Alors, ma chérie, bien dormi ?

Aziliz répondit d'une voix encore ensommeillée, en fusillant Faustin du regard :

— Oui, juste ce qu'il faut. Moi, au moins, je ne me lève pas à 5h.

Faustin, immunisé depuis longtemps, sourit en silence et se concentra sur sa montre.

Aziliz s'assit lourdement, puis, après une longue gorgée de thé qui semblait la ramener lentement à la vie, déclara :

— Faustin, aujourd'hui, je t'emmène à nouveau dans la forêt. Direction la Porte des Secrets. Prêt pour une nouvelle histoire ?

Les yeux de Faustin s'illuminèrent.

— Toujours prêt ! Et si c'est aussi magique que la dernière fois, je signe tout de suite. Vive la forêt de Brocéliande !

Aziliz repensa à leur dernière escapade, où ils avaient traversé le sentier de l'Arbre d'Or. Elle lui jeta un regard mystérieux, chargé de sous-entendus.

— Tu aimes les secrets, hein ?

Faustin éclata de rire, feignant la surprise.

— Qui n'aime pas les secrets ?

Et déjà, Aziliz sentait l'excitation monter. Une nouvelle aventure les attendait. Peut-être que cette fois, ils découvrirait une légende encore plus captivante, un coin de forêt encore plus enchanteur. Faustin n'était jamais en reste, et c'est ce qu'elle aimait chez lui.

En route pour la magie de Brocéliande.

Ils avaient quitté la maison en début d'après-midi, une gourde d'eau fraîche et un sachet de biscuits dans le sac à dos de Faustin. Aziliz, fidèle à elle-même, avait pris son temps pour se préparer, expliquant à Faustin que chaque détail comptait quand on allait à la rencontre des légendes. Une fois sur place, la forêt de Brocéliande les accueillit avec ses rayons de soleil tamisés et ses bruissements mystérieux.

— La Porte des Secrets, commença Aziliz, n'est pas seulement un lieu. C'est une invitation à voyager à travers le temps, à écouter la forêt te parler. Tu es prêt à voir au-delà de ce qui est visible ?

Faustin sourit, amusé mais intrigué.

— Je te suis, guide spirituelle.

Ils approchèrent des dépendances de l'Abbaye de Paimpont, un bâtiment ancien chargé d'histoire, où les murs semblaient murmurer les récits d'un autre temps. Une fois à l'intérieur, l'ambiance changea du tout au tout. Une douce pénombre enveloppait la pièce, et un parfum d'humus et de bois flottait dans l'air. Des projections lumineuses dansaient sur les murs, créant des silhouettes de feuilles, de branches, et parfois même des formes plus énigmatiques.

Un vieil homme apparut sur l'écran principal, une sorte de druide à la barbe blanche et au sourire bienveillant. Sa voix grave résonna dans la salle :

— Bienvenue, voyageurs. Ici commence votre initiation. Laissez Brocéliande vous raconter ses secrets.

Faustin se pencha vers Aziliz.

— Je suis impressionné. C'est comme entrer dans un conte de fées.

— Attends de voir la suite, répondit-elle avec un clin d'œil complice.

Ils furent guidés à travers différentes salles, chacune racontant une facette de Brocéliande. La première évoquait l'origine de la forêt, un lieu magique où les hommes et les esprits de la nature coexistaient.

Dans une autre, des légendes prenaient vie : Merlin l'Enchanteur, la Fée Viviane, et le Chevalier Lancelot.

Aziliz, captivée, ne pouvait s'empêcher de commenter à voix basse.

— Regarde cette lumière, on dirait qu'elle nous montre un chemin... Et écoute cette musique, elle te donne envie de croire, pas vrai ?

— Je crois déjà, répondit Faustin en souriant.

La dernière salle était la plus saisissante. Une immense porte sculptée se dressait devant eux, ornée de runes et d'inscriptions anciennes. Une voix douce mais impérieuse leur murmura :

— À vous de choisir. Ouvrir la porte, ou rester spectateurs de vos rêves.

Aziliz, sans hésiter, posa sa main sur le bois gravé.

— Faustin, viens, on ouvre ensemble.

Quand ils poussèrent la porte, une lumière vive les éblouit. Devant eux, une clairière

s'étendait, baignée d'un éclat irréel.

Chaque brin d'herbe semblait scintiller, et au centre trônait une fontaine ancienne, entourée de pierres gravées.

— Aziliz, murmura Faustin, est-ce que c'est... réel ?

Elle haussa les épaules, un sourire malicieux aux lèvres.

— Est-ce que ça a vraiment de l'importance ?

Ils avancèrent lentement vers la fontaine, et Faustin s'arrêta pour contempler une des pierres. Il y avait une inscription en breton ancien, qu'Aziliz tenta de déchiffrer.

— Elle dit : *Celui qui boit ici voit au-delà des illusions.*

— Et tu veux tenter l'expérience ?
demanda Faustin, moitié sérieux, moitié
amusé.

Aziliz se tourna vers lui, ses yeux brillants
de curiosité.

— Toi d'abord, aventurier.

La légende continuait de se dérouler sous
leurs pas, les secrets de la forêt
s'entremêlant à leur propre histoire.

Faustin s'agenouilla près de la fontaine,
l'eau scintillant sous la lumière irréaliste qui
baignait la clairière. Le murmure des arbres
semblait les encourager, une mélodie
subtile et envoûtante les enveloppant.

— Bon, commença-t-il, s'il faut voir au-delà
des illusions, autant y aller.

Il plongea ses mains dans l'eau fraîche et en porta quelques gouttes à ses lèvres. Aziliz, accroupie à côté de lui, observait avec un sourire espiègle.

— Alors ? Tu vois quoi ? demanda-t-elle, la curiosité brillant dans ses yeux.

Faustin ferma les yeux, se concentrant, puis rouvrit les paupières avec un air malicieux.

— Je vois... une femme magnifique, un peu têtue, mais qui cache un cœur d'aventurière.

Aziliz éclata de rire, secouant la tête.

— C'est toi qui es complètement sous mon charme, mon pauvre Faustin. Mais attends, à mon tour.

Elle se pencha, la lumière jouant dans ses cheveux, et laissa l'eau caresser ses lèvres. Elle resta immobile un instant, comme si

elle écoutait une voix secrète. Puis elle se redressa, un sourire mystérieux sur le visage.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Faustin, intrigué.

Aziliz s'approcha de lui, posant ses mains sur ses épaules.

— J'ai vu... que cette clairière est parfaite pour partager un moment hors du temps. Rien que toi et moi.

Faustin la regarda, un instant déconcerté, avant de sourire à son tour.

— Tu veux dire ici, maintenant ?

— Ici, maintenant, répondit-elle avec un éclat malicieux dans les yeux.

Elle l'entraîna doucement vers un tapis naturel d'herbe douce, à l'ombre d'un

chêne centenaire. Les rayons du soleil perçaient à travers les branches, dessinant des motifs dansants sur leur peau. Aziliz s'installa contre le tronc, attirant Faustin à elle.

— Tu sais, continua-t-elle en caressant doucement son bras, la magie de cette forêt, c'est qu'elle nous pousse à oublier le reste du monde.

Faustin, les yeux plongés dans les siens, sentit le temps s'arrêter. Le murmure de la fontaine, le bruissement des feuilles, tout semblait les inviter à un moment de pure intimité. Il se pencha vers elle, effleurant ses lèvres, et la magie opéra.

Leur étreinte devint un mélange de tendresse et de passion, leurs rires se mêlant aux sons de la forêt. Ce moment

leur appartenait, hors du temps, comme un secret partagé avec Brocéliande elle-même.

Plus tard, allongés côte à côte, ils regardèrent les branches danser au-dessus d'eux. Aziliz tourna la tête vers lui, un sourire satisfait sur le visage.

— Alors, cette clairière est-elle magique, ou pas ?

Faustin rit doucement, caressant ses cheveux.

— Absolument magique. Mais tu sais quoi ? Je crois que c'est toi, la véritable légende ici.

Elle sourit, feignant la modestie.

— Peut-être. Ou peut-être que c'est juste l'effet Brocéliande.

Ils restèrent là, savourant leur bulle de sérénité, avant de se relever, prêts à poursuivre leur exploration, mais désormais liés par un secret de plus.

Le rêve, ou presque...

Quelle journée, mes amis, quelle journée ! Mon esprit en ébullition ressemble à une cocotte-minute bretonne, et je ne sais plus où donner de la tête. Tout se mélange : je suis où ? Je fais quoi ? Et surtout, c'est quoi ces secrets ? Je suis comme un détective sans indices, perdu dans un roman dont je ne comprends même pas le titre. Devrais-je en parler à Aziliz ? Oui, mais elle risque de me regarder avec cet air mi-amusé, mi-désespéré qui dit : « Faustin, couvre-toi la tête ! Le soleil breton a dû te frapper plus fort que prévu, bien plus que le chouchen... »

Allez, Faustin, respire. Inspire. Expire. Mets en pratique tout ce que tu as appris lors de tes cours de yoga et d'anti-stress – enfin, tout ce qui ne s'est pas envolé en fumée avec ton calme. Mais soyons honnêtes, côté anti-stress, on repassera ! Je sens déjà les nuits blanches pointer le bout de leur nez, peuplées de rêves en pointillés et d'interminables cogitations sur ces mystères qui planent au-dessus de moi depuis que je suis en Bretagne. Parfois, je me dis : « Tant qu'à faire, autant se taire, profiter des vacances et oublier tout ça. » Mais non, pas possible ! J'ai une mission, que dis-je, un devoir sacré : trouver LA maison parfaite. Il s'agit de prouver à Aziliz que je suis non seulement un historien magicien mais aussi un agent immobilier

de génie. Oui, je suis sa perle rare, son trésor caché ! Aujourd'hui, j'ai organisé plusieurs rendez-vous pour visiter des maisons. J'en suis sûr d'avance : elles vont toutes lui plaire. Mon flair est infailible pour dénicher des pépites. Bon, d'accord, infailible pour ceux que ça intéresse. Donc... personne, finalement. Mais ce n'est pas grave, je me motive !

Allez, Bretagne, prépare-toi : Faustin arrive, avec son carnet, son imagination débordante et son nez pour flairer les bons plans ! Aziliz, prépare-toi à être épatée. Ou, au pire, à me dire de m'envelopper dans un plaid breton pour calmer mes élans d'enthousiasme.

Je dois bien l'admettre, ces rencontres dans la forêt de Brocéliande, ces conversations

énigmatiques au détour d'un sentier, au restaurant, à Malestroit, près du lac... tout cela commence à sérieusement m'intriguer. Et pas qu'un peu ! Il y a cette personne, cette présence presque irréelle, que je vois mais que personne d'autre ne remarque. Elle me parle, avec une voix qui semble surgir d'un autre temps, mais que personne d'autre n'entend. Pourquoi moi ? Pourquoi suis-je l'heureux – ou l'infortuné – élu de cette étrange aventure ?

C'est quoi ce charabia ? Ces phrases sibyllines qu'elle me lance, comme si j'étais censé en déchiffrer le sens au premier coup d'œil ? Et cette énigme qu'elle tisse autour de moi, ce mystère qui s'épaissit à chaque instant... une aventure aussi surprenante qu'improbable.

Je ne sais plus si je suis le héros d'une vieille légende ou juste un rêveur un peu trop bercé par la magie des lieux. Mais une chose est sûre : cette histoire, qu'elle soit vraie ou née de mon imagination, me happe tout entier. Et si, au fond, ce mystère n'attendait que moi pour être résolu ?

— Aziliz, je te rappelle que nous avons des rendez-vous aujourd'hui.

— Oui, mon chéri, je n'ai pas oublié !
répondit-elle depuis la cuisine, une tasse de thé à la main.

Je lançai un regard malicieux vers l'entrée.

— Prépare-toi à tomber sous le charme.
Elle haussa un sourcil, amusée, avant de répliquer avec ce ton mi-tendre, mi-taquin qu'elle maîtrisait si bien :

— Je suis déjà tombée sous ton charme, qu'est-ce que tu veux de plus ?

Je ne pus m'empêcher de sourire. Aziliz avait toujours ce don de transformer mes phrases pleines d'enthousiasme en un jeu verbal.

— Aziliz, je t'attends dans la voiture !
lançai-je en attrapant mes clés.

— D'accord, Faustin, j'arrive dans cinq minutes.

En refermant la porte derrière moi, je murmurai pour moi-même :

— Tiens, ça me rappelle quelque chose...
J'ai largement le temps d'aller laver la voiture, faire le plein, et peut-être même écrire un roman en attendant.

Installé dans la voiture, j'observais la maison en souriant. Les « cinq minutes »

d'Aziliz avaient cette capacité magique d'être extensibles... souvent jusqu'à l'infini. Trente minutes plus tard, après avoir effectivement fait le plein et même brièvement envisagé de réorganiser ma vie, Aziliz sortit enfin de la maison, fraîche et rayonnante comme si de rien n'était. Je jetai un coup d'œil à l'horloge et lâchai, faussement dramatique :

— Tu as battu ton propre record ! Deux minutes d'avance, je suis impressionné. Elle éclata de rire en s'installant à mes côtés.

— Allons, Faustin. Les bonnes choses prennent du temps.

— Si tu le dis... Prête pour une nouvelle aventure ?

Nous étions enfin en route, direction un petit village près de Josselin. L'agent immobilier, Stéphane, nous attendait au parking du Leclerc, souriant et visiblement ravi de nous retrouver.

— Bonjour Stéphane, nous vous suivons pour cette première visite.

— Bonjour Faustin ! Bonjour Aziliz ! Vous allez voir, une vraie merveille, exactement ce que vous recherchez.

Je ne pus m'empêcher de me tourner triomphalement vers Aziliz.

— Tu entends, Aziliz ? Alors, c'est qui le meilleur ? Faustin, bien sûr !

Elle me lança un regard en coin, une lueur espiègle dans les yeux.

— Ne t'emballe pas trop vite. Si c'est

comme les autres, la surprise risque d'être une surprise... dans tous les sens du terme.

Je ris doucement, prêt à tout, même à l'inattendu. Avec Aziliz, chaque aventure devenait une histoire à part entière. Et au fond, c'était exactement ce que j'aimais.

Tout commença par cet échange devenu presque rituel :

— Aziliz, je sens que cette fois, c'est la bonne. Prépare-toi à tomber amoureuse... de la maison !

— J'attends de voir, Faustin. Mais je sens que cette journée va encore me surprendre. À toi de décider si ce sera dans le bon ou le mauvais sens.

Nous suivîmes Stéphane en voiture. Très vite, nous quittâmes la ville pour nous aventurer sur une petite route de

campagne. Enfin, « route » était un bien grand mot. Le chemin étroit et cabossé semblait avoir été oublié par les services de voirie depuis la nuit des temps.

— Faustin, es-tu sûr qu'on est encore au XXI^e siècle ? me demanda Aziliz.

— Stéphane m'a promis que c'était proche des commodités.

— Proche des commodités... pour des chèvres, peut-être.

Elle n'avait pas tort. À gauche, un champ de vaches semblait s'étendre à l'infini.

Charmantes, certes, mais l'odeur...

comment dire ? Intense. Un mélange de fumier frais et d'herbe fermentée qui chatouillait les narines avec insistance.

— Faustin, si cette odeur persiste, je vais devoir me pincer le nez pour visiter.

— Allons, Aziliz, c'est la campagne ! C'est authentique ! dis-je, en ouvrant un peu plus la fenêtre pour laisser entrer l'air frais. Mauvaise idée.

Nous nous arrê tâmes devant une bâtisse qui semblait sortie d'un autre temps. Littéralement. Peut-être même d'une autre dimension. Stéphane descendit de sa voiture, tout sourire.

— Alors ? Vous voyez, c'est le calme absolu ici. Pas de voisins trop proches, juste la nature, et un potentiel incroyable ! Aziliz me lança un regard appuyé.

— Potentiel incroyable, hein ? » dit-elle à voix basse. « Potentiel de quoi ? Se casser une jambe ?

— Ne jugeons pas trop vite, allons voir ! répondis-je, toujours optimiste.

La porte s'ouvrit sur une vaste pièce qui semblait avoir été conçue pour accueillir... eh bien, on ne savait pas trop quoi. Une salle d'attente géante ? Une piste de bowling ? Les possibilités étaient infinies. — Tu vois ? Un espace modulable ! m'exclamai-je.

— Modulable, oui. Avec une pelle, un bulldozer et beaucoup d'imagination, répliqua Aziliz en examinant les murs jaunis par le temps et l'humidité.

Nous progressâmes jusqu'à la cuisine. Là, elle s'arrêta net.

— Faustin... dis-moi que ce n'est pas sérieux. C'est une cuisine ou un décor pour un film sur les bunkers ?

— Allez, un petit coup de neuf, et ça

devient un espace hyper moderne ! tentai-je de la convaincre.

Mais le clou du spectacle, ce fut l'étage. Stéphane grimpa les escaliers en nous encourageant :

— Vous allez voir, c'est... atypique !

Atypique, en effet. Les planches du sol semblaient tenir grâce à une force mystérieuse, peut-être la magie bretonne. Une légère inclinaison donnait l'impression d'être sur un bateau.

— On pourra appeler ça *La Maison qui Tangue*, murmura Aziliz, étouffant un rire.

De retour dehors, Stéphane essaya de nous convaincre une dernière fois.

— Il y a un charme indéniable, non ? Et puis, regardez, ce champ à côté ! Vous pourriez y mettre un potager, un verger...

— Ou un terrain d'entraînement pour endurcir des marines, murmura Aziliz dans un souffle.

En remontant dans la voiture, elle se tourna vers moi.

— Faustin, promets-moi une chose. La prochaine fois, on choisit une maison où le sol ne menace pas de s'écrouler sous nos pieds.

— Promis, Aziliz, répondis-je avec un sourire contrit. Mais avoue que c'était... une expérience !

— Une expérience, oui. Comme un épisode de télé-réalité à la campagne.

Heureusement que j'ai de l'humour.

Pour cette deuxième visite, direction Taupont, près du majestueux Lac au Duc. Ambiance zen, presque mystique. On

roulait en silence, bercés par le paysage paisible. Enfin, *presque* en silence.

— Tu sens ce calme ? lançai-je à Aziliz, en inspirant profondément comme si l'air allait me purifier de toutes les visites ratées précédentes.

— Oui, c'est si calme qu'on dirait une introduction de film d'horreur. Il ne manque que la brume sur le lac et un vieux pêcheur avec une lanterne, répondit-elle en haussant un sourcil.

On arrive devant la maison, et là, premier soulagement : elle ne ressemblait pas à une ruine. Bien au contraire, elle avait un certain charme. On entre. Une grande pièce de vie lumineuse nous accueille, chaleureuse et accueillante, presque trop parfaite pour être vraie.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?
demandai-je avec mon sourire d'optimiste
invétéré.

— Hmm... Pas mal. Ça pourrait être
prometteur, admit Aziliz en inspectant la
lumière qui filtrait par les grandes fenêtres.
Je sentis une bouffée d'espoir. Peut-être
que cette fois... peut-être que...

— Évidemment, il faudra rafraîchir un peu...
ajoutai-je.

— Un peu ? Elle me lança ce regard, celui
qui veut dire *je ne te crois pas une seconde*.
Faustin, soyons honnêtes. "Un peu" chez
toi, ça veut dire refaire les murs, les sols et
probablement déplacer une cloison ou
deux.

— Oh, allez, rien qu'un bon coup de

pinceau ! m'exclamai-je en levant les bras comme pour conjurer le sort.

Mais alors qu'on commençait à se projeter, ce fut le moment fatidique : monter à l'étage. Une fois en haut, le rêve s'écroula littéralement.

— Alors là... bienvenue en Comté, dit Aziliz, morte de rire.

— En Comté ? Tu veux du fromage ? plaisantai-je, un peu perdu.

— Non, Faustin, *le Comté*, la région des Hobbits. Regarde-moi ça. Elle désigna les poutres si basses qu'on aurait pu les toucher en s'asseyant par terre. Si on achète, tu prévois de me réduire à 1m30 ou comment ça marche ?

Elle tenta de marcher, mais chaque pas devenait un exercice d'acrobatie pour

éviter de s'assommer. Le clou du spectacle arriva avec la salle de bain.

— Non mais attends... c'est quoi cette douche ? Elle explosa de rire en voyant l'accès, masqué par une poutre à 1m10 du sol. Sérieusement ? Faustin, on doit passer un test de limbo tous les matins ?

— Imagine l'ambiance : "Allez, champion, baisse-toi pour aller te laver !" Ça mettrait de l'animation dans nos journées.

On redescendit en rigolant, mais l'idée d'y vivre était définitivement enterrée.

Pour la visite suivante, direction Ploërmel. Cette fois, Stéphane nous envoya l'adresse au dernier moment. Une chasse au trésor improvisée, avec GPS et bonne humeur en guise de boussole.

— Tu ne trouves pas que ça fait un peu mystique, ce genre de démarche ?
demandai-je, l'air rêveur.

— Mystique ? Faustin, on dirait surtout qu'il essayait de cacher un truc. Une maison hantée, peut-être ? répondit-elle en tapotant nerveusement sur son téléphone. On roulait à travers des hameaux toujours plus reculés. Le genre d'endroit où l'on s'attend à croiser un korrigan ou un menhir parlant. Enfin, nous arrivâmes. Et là... silence.

— Euh... c'est là ? demandai-je en regardant la maison devant nous.

— Faustin, non. NON. Même pas en rêve. Elle secoua la tête avec un air catastrophé.

La maison était... indescriptible. Et pas dans le bon sens. Nous n'avons même pas coupé le moteur.

— On y va ? tentai-je.

— On ne sort même pas de la voiture. Tu sais quoi ? Laisse tomber, cette maison doit être la blague du jour.

Stéphane, visiblement vexée par notre décision express, nous laissa en plan.

Sur le chemin du retour, je lançai à Aziliz avec mon sourire qui commençait à devenir ma marque de fabrique :

— Bon, d'accord, ce n'est pas encore aujourd'hui que je t'ai impressionnée. Mais au moins, on a bien rigolé, non ?

— Faustin, tu es un cas désespéré. Mais, oui, on a bien rigolé.

Un jour, peut-être, je trouverai cette maison parfaite. En attendant, ces aventures immobilières avaient au moins un mérite : elles nous apportaient, un rire à la fois.

Les prénoms

La journée d'hier, entre toutes ces visites de maisons plus surprenantes les unes que les autres, avait été un véritable marathon. On avait bien ri, c'est vrai, mais surtout, on était totalement *lessivés*. Alors aujourd'hui, c'était décidé : **repos complet** !

Enfin, ça, c'est ce que je pensais... jusqu'à ce que Clothilde, maîtresse incontestée de l'art du « percher le faux pour savoir le vrai », me lance ce regard mi-ange, mi-démon. Vous savez, ce genre de regard qui murmure sans un mot :

« Mon cher Faustin, tu crois vraiment que tu vas t'en tirer comme ça ? C'est mal me connaître... »

Et là, la sentence tomba.

— Faustin, aujourd’hui, tu te reposes ! Tu n’arrêtes jamais, il faut que tu reprennes des forces.

— Oh, eh bien, c’est très gentil, dis-je, presque ému par tant de sollicitude.

Mais... Clothilde avait ce ton, ce regard. Celui qui, comme un piège à loup, avait déjà refermé ses mâchoires sur moi sans que je m’en rende compte.

— Par contre... j’aurais bien besoin de toi pour quelque chose. Rien d’urgent, hein, ça peut attendre...

Attendre ? Évidemment, ça n’attendrait pas ! Voilà comment je me retrouvais pris comme un lapin dans un collet. Pas moyen de m’échapper, j’étais ferré.

— Clothilde, avec plaisir ! (Un plaisir aussi sincère qu'un sourire forcé en pleine séance photo de classe.) Qu'y a-t-il donc à faire ?

— Oh, trois fois rien...

Et voilà. *Trois fois rien*. La formule magique qui, dans la bouche de Clothilde, signifie tout sauf ce qu'elle dit. Elle me regarda avec un sourire en coin, tandis que je devinais dans ses pensées :

« Ça y est, j'ai bien ferré le poisson.

Maintenant, je n'ai plus qu'à le remonter doucement et le poser dans l'épuisette. »

Le poisson ? Évidemment, c'était moi.

Faustin, alias « le bénévole attitré ».

Je m'aventurai à demander :

— Trois fois rien... tu veux dire quoi, exactement ?

— Oh, juste quelques petites choses ! Tu verras, ça ne te prendra pas beaucoup de temps...

Clothilde, fidèle à son style, ne tarda pas à dégainer l'argument imparable, accompagné d'un sourire bien trop innocent pour être honnête :

— Je t'ai fait une petite liste. Tu sais, à mon âge, il vaut mieux tout noter. C'est plus prudent.

— En effet ! (Pensais-je intérieurement, avec une pointe d'ironie : « *Vu ton âge, c'est même un réflexe de survie.* »)

Elle me tendit le papier, et son sourire s'élargit, comme si elle venait de m'offrir un ticket gagnant de loterie.

— Alors, vois ce que tu peux faire. Ce n'est pas pressé, mais ce serait bien que ce soit

fait avant que vous repartiez. Tu sais, l'hiver arrive vite par ici...

— D'accord, je vais m'en occuper. Je vais faire ce que je peux.

Je pris la liste, confiant... jusqu'à ce que je baisse les yeux et découvre l'étendue de la *catastrophe*. Même Astérix, face à César, aurait déposé les armes devant ce rouleau interminable de travaux forcés.

— Tout ça ?! Ça va être compliqué... très compliqué.

— Mais non, Faustin, tu te dévalorises ! répondit Clothilde d'un ton faussement encourageant.

— Je fais de la magie, pas des miracles ! Il faudrait toute une armée pour venir à bout de ces... euh... « quelques petites choses ».

Clothilde n'en démordit pas, avec ce calme implacable qui fait frissonner.

— Fais ce que tu peux. J'ai surligné en jaune ce qui est le plus urgent.

Surligné en jaune. La fameuse méthode des *grandes priorités déguisées*. Je regardai le document d'un air incrédule. S'il y avait bien une chose à faire avant l'hiver, c'était probablement creuser un tunnel pour m'échapper d'ici.

La journée passa à une vitesse fulgurante. Il faut dire que le travail, surtout de ce calibre-là, a un talent particulier pour engloutir les heures. Quand le soir arriva enfin, je n'étais pas mécontent de poser mes outils et de m'installer à table.

Le dîner battait son plein, ponctué de rires, de discussions animées et du tintement des

verres. Entre deux bouchées, une question qui me trottait dans la tête depuis un moment refit surface.

Je posai ma fourchette et me lançai d'un ton faussement détaché :

— Clothilde, pourquoi avoir choisi Aziliz comme prénom ?

Clothilde releva la tête, une lueur amusée dans le regard. Elle prit le temps de poser ses couverts, croisant les mains devant elle comme si elle s'apprêtait à livrer un grand secret.

— C'est une question très intéressante... surtout venant de toi, Faustin.

(Tiens, ça, c'était gratuit.)

Je plissai légèrement les yeux, prêt à répliquer, mais elle enchaîna avec un sourire espiègle :

— Aziliz... Ce prénom a des racines profondément bretonnes. C'est la forme bretonne de Cécile, mais bien plus qu'une simple variation linguistique, il porte en lui une âme, une histoire.

Je l'écoutais attentivement, captivé par la mélodie de ses mots. Clothilde savait raconter.

— En Bretagne, on l'écrit traditionnellement Aziliz. Mais ailleurs, il a souvent évolué en Azilis. Ce prénom est ancien, il vient d'un temps où les noms avaient une signification forte, un poids. Elle marqua une pause, nous laissant suspendus à ses lèvres.

— Il signifie « noble » ou « de haut rang », une référence aux valeurs d'honneur et de respect. Mais en Bretagne, il a aussi une dimension presque légendaire. Aziliz, c'est le vent qui danse sur les landes, c'est la mer qui murmure ses secrets, c'est un prénom qui évoque à la fois la force et la poésie.

Aziliz, qui jusque-là écoutait en silence, sembla légèrement rougir sous le poids de ces mots. Clothilde lui adressa un clin d'œil avant d'ajouter, avec une pointe d'humour :

— Et puis... je me suis dit que si un jour elle devenait aussi têtue qu'une vraie Bretonne, au moins son prénom serait cohérent !

Un éclat de rire traversa la table. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Alors, Faustin, maintenant tu sais. Ce prénom est un choix de cœur et d'histoire. Et toi, qu'en penses-tu ?

Je pris une gorgée de vin, réfléchissant à ce mélange fascinant de poésie, de caractère et de légende qui semblait si bien correspondre à Aziliz.

— Je pense que... noble, de haut rang, et un brin têtue ? Oui, c'est tout à fait elle.

Clothilde hocha la tête, satisfaite, avant de reprendre son repas, laissant derrière elle un silence chargé de sens, comme si une partie de l'histoire d'Aziliz venait de se dévoiler... mais pas toute.

Aziliz posa alors sa fourchette et planta son regard pétillant dans le mien.

— Et toi, Faustin, connais-tu l'origine de ton prénom ?

Je pris une inspiration théâtrale et lançai, avec une lueur espiègle dans les yeux :

— Eh bien, je risque de vous surprendre, mesdames ! Sachez que...

Ma voix se fit plus grave, comme si je dévoilais un secret ancestral.

— Faustin vient du latin *Faustinus*, lui-même issu de *Faustus*, qui signifie « **heureux** », « **favorisé par le destin** ». Dans la Rome antique, Faustus était un prénom porté par les grandes familles patriciennes, un symbole de bonne fortune et de grandeur.

Je marquai une pause, laissant mes mots flotter dans l'air avant d'enchaîner :

— Ceux qui portent ce prénom, dit-on, sont optimistes et charismatiques, presque comme s'ils étaient nés sous une bonne étoile. Ils sont curieux, épris d'histoire et de philosophie, toujours en quête de mystères à élucider. Ce sont des esprits indépendants, déterminés, et qui ne renoncent jamais à leurs idéaux. Et, bien sûr, ils sont d'une grande générosité, préférant agir dans l'ombre plutôt que de rechercher les honneurs.

Un silence s'installa. Aziliz et Clothilde, bouche bée, me fixaient avec des yeux écarquillés, entre stupéfaction et admiration.

— Eh bien, Faustin... souffla enfin Clothilde. Tu portes bien ton nom !

Aziliz hochait la tête avec un sourire émerveillé.

— Une destinée marquée par la chance et les rencontres... Cela te va à ravir.

Je leur adressai un clin d'œil complice.

— Et toi, Clothilde, sais-tu d'où vient ton prénom ?

Clothilde croisa les bras, un sourire au coin des lèvres. Elle me fixa un instant, comme si elle pesait l'importance de la révélation qu'elle s'apprêtait à faire. Puis, levant légèrement le menton, elle déclara d'une voix posée, presque royale :

— Vous allez voir, c'est une histoire de grandeur et de combat...

Aziliz et moi échangeons un regard intrigué. Clothilde prit une inspiration et poursuivit, avec un éclat de fierté dans les yeux :

— Mon prénom vient du germanique *Chlodhild*, formé de *hlod*, qui signifie « gloire », et *hild*, qui signifie « combat ». Autrement dit, Clothilde, c'est « la combattante glorieuse ».

Elle marqua une pause, savourant notre silence suspendu à ses mots.

— Ce prénom n'est pas donné à n'importe qui. Il évoque la force, la détermination et une volonté à toute épreuve. Les Clothilde sont de celles qui ne baissent jamais les bras, qui avancent coûte que coûte, qui protègent les leurs avec une loyauté sans faille. Et en même temps, elles savent faire

preuve de sagesse et de générosité... Une main de fer dans un gant de velours.

Aziliz ouvrit la bouche, visiblement impressionnée.

— Une combattante, dis-tu... Cela te va si bien !

J'éclatai de rire.

— Alors, nous avons ici une guerrière de la gloire, moi, un homme favorisé par le destin... Il ne manque plus qu'une touche de mystère et de légendes pour compléter le trio !

Aziliz, qui jusqu'ici écoutait en silence, esquissa un sourire espiègle.

— Une touche de mystère, dis-tu ? Eh bien, sachez que mon prénom, Aziliz, évoque la musique, la vision intérieure et le lien entre

le visible et l'invisible... Autrement dit, je suis celle qui fait résonner les histoires et révèle les secrets cachés.

Clothilde et moi restâmes un instant muets, surpris par cette déclaration inattendue. Puis Clothilde éclata de rire.

— Alors c'est parfait ! Un destin chanceux, un combat glorieux et une âme de conteuse... Nous avons tout ce qu'il faut pour une épopée digne des légendes !

Aziliz hocha la tête, les yeux pétillants.

— Alors, allons écrire cette histoire !

Et, dans ce moment suspendu entre le réel et l'imaginaire, je sus que cette conversation resterait gravée dans nos mémoires, comme un secret partagé sous la lumière tamisée d'un dîner entre amis.

Le tombeau de Merlin



Aziliz avait décidé aujourd'hui de me faire découvrir un autre recoin de cette mystérieuse forêt de Brocéliande. Elle était rayonnante, comme toujours... mais encore plus en Bretagne, allez savoir pourquoi ! On aurait dit qu'elle se sentait pousser des ailes, en lévitation, flottant sur un nuage de bonheur qui la transportait avec la grâce d'une danseuse étoile du Palais Garnier.

— Faustin, je sais que tu adores maintenant visiter et explorer la forêt de

Brocéliande pour y dénicher ses mystères cachés, ses légendes et ses souvenirs... si tu vois ce que je veux dire !

— Oui, ma chérie, je te suis. Il est vrai que tu donnes un sens tout particulier à cette forêt.

— Aujourd'hui, direction la découverte d'un personnage connu dans le monde entier. Je ne t'en dis pas plus... Prépare-toi, on part dans 15 minutes !

— Quand tu dis "15 minutes"... 15 minutes à ta façon ? 15 minutes antillaises ? Ou vraiment 15 minutes ?

— Mais enfin, 15 minutes, bien sûr ! Comme si j'avais l'habitude de ne pas respecter un timing !

Ah, les 15 minutes d'Aziliz... Un concept temporel à part entière ! Une sorte de distorsion spatio-temporelle où le temps s'étire et se contracte selon des règles mystérieuses, un peu comme en physique antique. Plus on monte, plus il ralentit. Plus on descend, plus il file. Bref, un temps qui danse au rythme d'Aziliz !

Une fois tous prêts, nous voici partis vers ce lieu mythique qui tient tant à cœur à Aziliz : le tombeau de Merlin perdue dans la forêt de Paimpont, au lieu-dit « La Murette », non loin du hameau des Landelles.

Le trajet fut court, à peine le temps d'un « tu roules trop vite » d'Aziliz et d'un « mais non, c'est juste que tu vis dans une autre dimension temporelle » de ma part. Arrivés

sur place, il fallut garer la voiture à l'ombre – eh oui, même en Bretagne, on traque l'ombre comme un trésor caché.

À peine engagés sur le sentier, Aziliz trépignait déjà. Elle avait ce regard pétillant, celui qui précède une grande révélation.

— Faustin, ouvre bien tes oreilles, tes yeux... Tout ce que tu vas voir maintenant relève du magnifique !

— D'accord, Aziliz, je t'écoute et je suis prêt à en prendre plein les yeux.

Elle prit une grande inspiration et lança d'un ton théâtral :

— Alors, pour commencer, on a souvent de Merlin l'image populaire véhiculée par Walt Disney : un vieux magicien un peu

farfelu, avec sa longue barbe blanche et son chapeau pointu. Pourtant, son histoire va bien au-delà...

J'acquiesçai, me doutant bien qu'avec Aziliz, j'allais apprendre bien plus qu'un simple résumé de conte pour enfants.

— Comme tous les personnages issus de la mythologie, Merlin a une conception extraordinaire : il est né de l'union improbable entre une jeune fille d'une pureté absolue et... le Diable en personne.

— Eh bien, il a de sacrés antécédents, celui-là...

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Ni homme ni dieu, Merlin traverse les siècles, apparaissant dès le XIIe siècle dans les *Prophetia Merlini* de Geoffroy de Monmouth. Ses attributs changent selon

les récits : druide, enchanteur, devin, botaniste, métamorphe, ou encore intime conseiller du roi Arthur.

Nous avançons dans la forêt, le sol recouvert d'un tapis de feuilles craquant sous nos pas. L'air était chargé de cette odeur humide et boisée si caractéristique de Brocéliande.

— Les hommes ont toujours été fascinés par Merlin, poursuit Aziliz. Au XIXe siècle, des intellectuels locaux ont affirmé avoir découvert son tombeau ici, en Brocéliande... Nous y sommes presque.

Je sentais qu'elle ralentissait, savourant l'instant.

— Mais... Merlin est-il vraiment *mort* au sens où nous l'entendons aujourd'hui ?

Elle se tourna vers moi avec un sourire énigmatique.

— Dans la légende, c'est l'amour qui a perdu Merlin pour toujours. La fée Viviane, souhaitant le garder auprès d'elle pour l'éternité, l'aurait enfermé dans une prison d'air invisible. Certains disent qu'on peut encore voir s'échapper parfois des volutes argentées...

— Une prison d'air ? Voilà qui est pratique... Pas de murs, pas de barreaux, et pourtant impossible d'en sortir.

— Trop abstrait pour des esprits cartésiens, concéda-t-elle. D'où l'idée, plus tangible, d'un tombeau de pierre.

Nous arrivâmes devant les vestiges. Deux pierres, l'une contre l'autre.

— Avant que le site ne soit en partie détruit au XIXe siècle, expliqua Aziliz, le tombeau de Merlin était une allée couverte de schiste rouge, longue de douze mètres, datant du Néolithique. Un monument mégalithique que certains ont voulu voir comme la sépulture du plus célèbre des enchanteurs.

Elle marqua une pause, laissant le silence habiller ses paroles.

— En 1889, l'écrivain rennais Félix Bellamy chercha à localiser ce tombeau décrit 70 ans plus tôt par un certain M. Poignand. Il trouva une structure de six blocs dressés... Mais quand il revint en 1892, le site avait été ravagé à la dynamite par des chercheurs de trésors.

Je secouai la tête.

— La cupidité des hommes... Ils ont détruit une légende pour quelques pierres et un espoir de fortune.

— Exactement, Faustin. Comme si les véritables trésors de la légende pouvaient être matériels...

Je laissai mon regard errer sur les pierres encore debout. Leur présence était lourde de sens, bien au-delà de leur simple aspect minéral.

— Les légendes arthuriennes sont nombreuses, reprit Aziliz, mais la tradition armoricaine situe bien le tombeau de Merlin en Brocéliande. Sa prison, en revanche...

Elle fit un geste circulaire de la main.

— Certains disent qu’il repose dans une caverne cachée, plongé dans un sommeil éternel, dissimulé par un épais brouillard. D’autres parlent d’une tour d’air, ou encore d’une pierre qui tourne sur elle-même.

— Et d’autres encore l’imaginent enfermé dans le tronc du plus vieil arbre de la forêt... murmurai-je.

— Exactement ! Peut-être même que la forêt entière est sa prison... Et qu’il y erre encore, Viviane à ses côtés. Invisibles, métamorphosés à leur gré : cerf et biche, oiseaux, papillons... ou arbres enlacés. Ils sont amants pour l’éternité.

Je frissonnai, sans savoir si c’était le vent ou le poids des histoires qu’elle me contait.

— Alors, pourquoi appelle-t-on ces pierres « le tombeau de Merlin » ?

Aziliz me désigna l'aubépine qui poussait à proximité du site.

— Dans la légende, c'est sous une aubépine en fleurs que Viviane a prononcé le sortilège qui a scellé le destin de Merlin. Peut-être est-ce celle-ci... Quant aux pierres, tournantes ou non, elles sont là, sous nos yeux.

— Mais... Ça semble si peu, si fragile pour contenir un magicien aussi puissant...

— Justement, Faustin. Merlin est un enchanteur qui n'a jamais eu besoin de grands effets spectaculaires. Pas de gesticulations, pas de formules bruyantes. C'est la marque des vrais magiciens.

Je la regardai, intrigué.

— Tu es en train de me dire que la magie la plus puissante est celle qui agit en silence ?

Elle me répondit avec un sourire malicieux.

— Exactement. Comme Merlin, comme Brocéliande... Les charmes les plus invincibles sont souvent les plus discrets. Mais ils agissent partout et toujours.

Le silence retomba, habité d'un mystère insaisissable. Nous restâmes un instant là, devant ces pierres, comme si le temps venait de suspendre son vol.

Et, quelque part dans la forêt, peut-être, une ombre invisible nous observait...

Excalibur

Ah, cette matinée-là commençait sous des airs mystérieux, comme un tableau où l'on ne sait jamais vraiment où se trouve la frontière entre le réel et le magique. Aziliz, toujours aussi insaisissable, semblait être en possession d'un nouveau secret que j'étais sur le point de découvrir. Elle avait ce regard envoûtant, cette étincelle dans les yeux qu'elle seule pouvait afficher, comme si elle savait d'avance ce que j'allais ressentir.

- Faustin, prends les serviettes et les maillots, dit-elle d'une voix malicieuse. Je t'emmène découvrir un lieu absolument... hors du commun !

Je levai les yeux vers elle, me demandant ce qu'elle avait en tête. Elle savait bien que je n'étais pas un fan des escapades imprévues, surtout quand il s'agissait de se baigner dans une eau glaciale.

- Ah, Aziliz, encore un de tes secrets ? Tu veux vraiment qu'on se baigne ? demandai-je, un sourire ironique sur les lèvres. Tu sais, le climat ici, ce n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler « tropical » ... Si tu me parles de baignade en dehors de l'été, on risque de devenir des glaçons vivants ! Elle éclata de rire, une sonorité cristalline qui faisait écho dans l'air frais du matin.

- Faustin, tu vas voir, dit-elle, tout en hochant la tête comme pour me convaincre. Ce n'est pas n'importe quel endroit. Et en plus, la baignade, ce n'est

qu'une petite partie de l'aventure ! Tu as tellement de choses à découvrir ici...

L'histoire, les paysages, et surtout la Chambre aux loups.

- Chambre aux loups ? répéta-je, intrigué, un frisson d'excitation parcourant mes veines. Voilà qu'elle commençait à piquer ma curiosité. Là, je sens que l'histoire prend un tournant tout à fait différent.

Arrivés sur place, elle me fixa alors un instant, son regard perçant se mêlant à l'immensité des forêts alentours, comme si le passé lointain de cet endroit ne se dévoilait rien qu'à elle.

- Le vallon de la Chambre au Loup, dit-elle, sa voix douce, mais marquée par l'ombre d'une légende, c'est un lieu où les pierres parlent, un lieu où la magie semble avoir

pris racine dans chaque brin d'herbe. Et, crois-moi, il y a bien plus qu'un simple conte ici. Ce rocher là-bas, tu vois ? Elle désigna du doigt un affleurement rocheux, sculpté par des siècles d'histoire. Il y a un loup, un loup celte gravé dans la pierre. On dit que chaque fois que la terre de Bretagne a été envahie, le grand loup s'est métamorphosé en un guerrier invincible pour défendre son territoire.

Je sentais l'air se charger d'une énergie invisible, comme une brume d'histoires anciennes qui m'enveloppait. Nous marchions maintenant sur un chemin étroit, la lande toute autour, une mer de bruyères et de genêts, tissée d'une palette de couleurs que même les artistes peineraient à capturer. Le vent soufflait,

apportant avec lui des parfums boisés, et mes pas se faisaient plus lourds, comme si la terre me portait dans un autre temps.

Aziliz, son ton chantant, continua, me plongeant encore plus dans le mystère.

- Entre 1963 et 1968, dit-elle, on a créé une retenue d'eau sur le ruisseau Boutavent. Et c'est là que la vallée a changé. Des prairies humides sont devenues des étangs. Le vallon s'est transformé. Des conifères ont envahi les hauteurs. Les lichens et mousses recouvrent les rochers comme une couverture de secret. Et aujourd'hui, ce lieu est un refuge pour des oiseaux rares, des reptiles et des mammifères. Mais surtout, il y a une créature... la loutre. Elle est venue ici, toute furtive, et maintenant elle fait partie de l'histoire.

Je me laissais porter par sa voix, et au fur et à mesure de notre avancée, j'avais l'impression d'être non pas dans un lieu géographique, mais dans un espace-temps où le passé s'entrechoquait avec le présent. Ce vallon, comme une grande fresque vivante, m'absorbait tout entier.

À quelques kilomètres du vallon, l'espace du Lac de Trémelin se dévoilait, vaste et tranquille. C'était un lieu préservé, avec des zones naturelles d'une richesse écologique remarquable. Deux kilomètres à travers les landes boisées, et on y était. On pouvait observer des oiseaux en liberté et des plantes que je n'avais jamais vues ailleurs. Si l'on se donnait la peine de marcher, on plongeait dans un environnement hors du temps, loin de tout le reste du monde.

Ce sentier d'interprétation, qui parle des arbres et des oiseaux, nous menait au cœur de la nature. Une véritable échappée belle où la légende et la réalité s'entremêlaient. Le soleil brillait de toute sa splendeur, et je n'étais pas sûr de ce que j'avais ressenti : la magie de l'endroit, la beauté du paysage... ou l'ombre de ce loup mythique qui veillait sur ces terres celtiques.

- Et voici le Lac de Trémelin, dit-elle avec un sourire en coin.

Nous voilà donc arrivés. L'eau, certes à 20°C, ne semblait pas glacée pour autant. Elle était même... agréable. « Baignade surveillée en saison estivale » m'annonçait l'affiche. Un étrange mélange de modernité et de légende, comme si l'eau était témoin de siècles de mystères.

Aziliz, toujours aussi mystérieuse, me fit remarquer la présence du « Pas Saint-Martin ». Cette pierre à bassin en quartzite, mystérieusement disparue sous les eaux élevées de l'étang dans les années 80, était censée abriter l'empreinte du pied de Saint-Martin de Tours. Un lieu de pèlerinage contre la fièvre, la grêle et autres malheurs... Quelle étrange réputation pour une pierre !

- Pas seulement un lac. Non, pas du tout. Ce lieu... il respire de la magie, je t'assure. C'est ici qu'on raconte l'histoire de l'épée Excalibur, plantée dans un rocher près de ses rives. Tu veux tenter de la retirer ?

Je la regardai, surpris.

- Excalibur ? L'épée du roi Arthur ?
demandai-je, tout en réalisant que cet

endroit avait encore plus de secrets à offrir. Tu sais que personne n'a jamais pu la retirer. Elle reste là, figée, comme un symbole de toute la magie de cette région. Elle haussait les épaules, comme si ce n'était qu'un défi parmi tant d'autres.

- La vraie magie, Faustin, c'est peut-être celle qui a besoin d'être touchée. dit-elle, en me faisant un clin d'œil.

Soudain, alors que j'étais absorbé par cette nouvelle découverte, quelque chose d'inattendu arriva. Un bruit sourd. Une balle de golf traversa l'air et atterrit juste à mes pieds, à un mètre à peine. Je la regardai, abasourdi.

- Eh bien, on dirait qu'on a de la compagnie ! m'exclamai-je, tandis qu'une silhouette émergeait dans le lointain. Un homme,

vêtu de manière décontractée, s'approchait en s'excusant d'un ton amusé.

- Désolé, je ne vous ai pas vu. Vous êtes bien loin du parcours, hein ?

Aziliz et moi échangeâmes un regard complice, et je fus sur le point de répondre lorsque je remarquai quelque chose de curieux. Le visage de l'homme semblait, lui aussi, légèrement hors du temps. Une sorte de calme étrange se dégageait de lui, comme s'il appartenait à cet endroit tout autant que nous.

- Pas de souci, répondis-je en souriant.

C'est un endroit assez particulier. Le genre où des mystères arrivent au moment où on s'y attend le moins.

L'homme haussait les sourcils, intrigué, mais sembla accepter ma réponse sans

insister. Après quelques mots échangés, il se tourna, reprenant son chemin.

Aziliz et moi, nous restâmes là, à regarder la balle de golf, un peu en suspens. Puis, avec un sourire mystérieux, elle me regarda et dit :

- Tu vois, Faustin ? Même les éléments les plus modernes ne peuvent échapper à la magie de ce lieu. La question n'est pas de savoir si l'épée Excalibur est réelle, mais plutôt de comprendre comment chaque rencontre, chaque pas, chaque moment tisse cette histoire plus grande que nous. Je hochai la tête, bien que je ne sois pas tout à fait sûr de saisir toute la portée de ses mots. Mais ce que je savais, c'est que ce lieu, ce vallon, ce lac et même cette balle de golf inattendue, formaient un tout,

une grande aventure dont les fils invisibles nous reliaient tous.

Aziliz et Faustin s'aventuraient à travers la forêt de Brocéliande, cet endroit où la magie semblait s'infiltrer dans chaque brise, chaque feuille. Le vent léger, presque timide, murmurait entre les arbres comme un secret bien gardé. L'atmosphère était un parfait mélange de calme et de mystère, un peu comme si la forêt elle-même vous invitait à y croire, juste pour un instant.

Faustin, les yeux pétillants de curiosité, se tourna vers Aziliz, qui semblait totalement dans son élément, comme une fée qui aurait choisi de vivre dans ce décor magique.

- Aziliz, j'ai l'impression que cette forêt te donne une sorte de... comment dirais-je...

une aura... particulière ? dit Faustin avec un sourire en coin, parfaitement conscient de son propre pouvoir de suggestion.

Aziliz leva les yeux vers lui, un éclat de malice dans son regard, comme si elle venait d'attraper un papillon de nuit dans une lampe à huile.

- Arrête de parler, Faustin, et viens voir par ici. Ce coin va te plaire.

Elle lui prit la main d'un geste aussi naturel qu'un sortilège et l'entraîna vers un petit sentier qui semblait avoir été gardé secret par la forêt elle-même. Comme une porte invisible s'ouvrant devant eux, le chemin semblait les mener directement vers l'inconnu. Et bien sûr, c'était exactement ce qu'ils cherchaient.

Bientôt, ils se retrouvèrent devant un rocher, niché là comme une perle oubliée sous un vieux chêne. Il avait l'air d'attendre leur arrivée, presque comme si la nature l'avait placé là en attendant de leur confier un secret.

Aziliz se tourna alors vers Faustin, son sourire espiègle comme une invitation.

- Ce rocher est parfait. Assieds-toi ici, c'est comme si le destin l'avait réservé pour toi.

Elle l'accompagna doucement pour l'aider à s'installer, puis se plaça devant lui, son regard brillant de malice, mais aussi d'une sagesse mystérieuse.

- C'est un endroit spécial, tu ne trouves pas ?

Faustin, un peu subjugué par l'atmosphère, croisa ses yeux avec les siens et répondit, le ton légèrement amusé, mais empreint de respect :

- Tu as raison, Aziliz. C'est vraiment... magique.

Elle s'approcha encore un peu, comme pour goûter à cet instant suspendu dans le temps, où tout semblait possible.

Elle s'arrêta juste à côté de lui, et l'instant devint suspendu, précieux. Le vent soufflait à peine, comme s'il savait que tout autour d'eux était déjà empli de cette magie subtile qui émane des lieux mystiques. Le monde semblait avoir décidé de faire une pause, comme si Brocéliande elle-même attendait un signal pour reprendre son souffle.

Aziliz plongea son regard dans celui de Faustin, un murmure effleurant ses lèvres :

- Et toi, Faustin, tu ressens cette magie ?

Faustin, les yeux brillants de la même lueur coquine, répondit avec un sourire complice :

- Oui, je la ressens... Et j'ai l'impression qu'elle me guide vers des endroits... intéressants.

Aziliz éclata de rire, un rire doux, presque chuchoté, qui se mêla au souffle du vent.

- La Bretagne, Faustin, a mille facettes.

Parfois, il suffit juste de savoir regarder au-delà des apparences pour en saisir toute la beauté.

Et là, dans ce coin caché de la forêt, entre le murmure du vent et le chant des

oiseaux, ils restèrent un moment suspendus dans cet instant privé, faite de complicité rapprochée, et d'une forêt qui, elle, savait bien qu'elle n'avait besoin de rien d'autre pour garder ses secrets.

Le Rêve au Bord du Lac

Faustin soupira en refermant une énième annonce immobilière. Il avait beau chercher, visiter, comparer, aucune maison ne semblait correspondre à ses attentes. Trop petite, trop chère, trop éloignée, trop de travaux... Les défauts s'accumulaient, et le rêve de trouver le lieu parfait s'éloignait un peu plus chaque jour.

— Peut-être que je suis trop exigeant, murmura-t-il en passant une main sur son visage fatigué.

Aziliz, assise en face de lui, hocha doucement la tête sans rien dire. Depuis le temps, elle savait qu'il n'écoutait pas vraiment ses conseils. Pourtant, elle le

suivait dans chacune de ses lubies immobilières, visitant avec lui des épaves aux murs lézardés et aux toits menaçant de s'effondrer, des maisons prétendument « pleines de potentiel » mais invivables sans mois de travaux.

— Et si on arrêta un peu les recherches ? proposa-t-elle d'une voix douce.

Faustin la regarda, surpris.

— Arrêter ? Mais on veut une maison, non ?

— Oui... mais peut-être que c'est moi qui devrais chercher cette fois.

Il fronça les sourcils mais ne répondit pas. Il savait qu'Aziliz était plus pragmatique que lui, qu'elle voyait au-delà des vieilles pierres et des promesses d'agents

immobiliers trop enthousiastes. Il haussa les épaules.

— Très bien. Surprends-moi.

Quelques jours plus tard...

Aziliz avait tout orchestré dans le moindre détail. Depuis plusieurs jours, elle gardait précieusement son secret, jouant avec Faustin en lui envoyant des énigmes, des indices voilés et des petits clins d'œil qu'il n'avait pas toujours su décrypter. Mais aujourd'hui, l'heure de la révélation avait sonné.

Elle l'avait conduit en voiture à travers les routes bordées de chênes centenaires, longeant les rives du Lac au Duc, cet écrin de verdure et d'eau qui semblait figé dans le temps. Faustin, intrigué, observait le paysage défiler avec un mélange

d'excitation et d'impatience. Ce lieu, il le connaissait bien. Il aimait venir ici pour se ressourcer, inspirer à pleins poumons l'odeur humide de la terre et des sous-bois, écouter le clapotis de l'eau contre les berges et laisser son esprit vagabonder à travers les récits légendaires du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde.

Lorsque la voiture s'arrêta devant une grande allée bordée de haies soigneusement taillées, Faustin haussa un sourcil. Il n'y avait ici que des propriétés privées, des maisons discrètes cachées derrière de hauts portails.

- C'est ici ? demanda-t-il en scrutant l'endroit avec curiosité.

Aziliz hocha la tête, un sourire espiègle aux lèvres. Elle lui fit signe de la suivre et ils

avancèrent ensemble jusqu'à un portail en fer forgé, légèrement vieilli par le temps mais encore majestueux dans son élégance. Aziliz poussa le battant et ils pénétrèrent dans une vaste cour bordée de buissons de roses trémières et de lavande. L'odeur florale se mêlait à l'air frais du lac, créant une atmosphère à la fois apaisante et vivifiante.

Faustin resta figé. Devant lui s'élevait une bâtisse d'une beauté saisissante. Une maison de caractère, en pierres claires aux reflets dorés sous le soleil d'après-midi, avec un toit d'ardoises aux lignes harmonieuses. Les fenêtres, hautes et nombreuses, laissaient présager une belle luminosité intérieure. Une véranda en fer forgé, agrémentée de vitraux délicats,

s'ouvrait sur une terrasse de bois surplombant le jardin.

- Viens voir à l'intérieur, murmura Aziliz, ravie de sa surprise.

Il la suivit, encore sous le choc, et passa la porte d'entrée en bois massif sculpté de motifs celtiques. Le vestibule était large, accueillant, avec des poutres apparentes et un carrelage ancien en terre cuite. Une douce odeur de cire flottait dans l'air, comme si la maison elle-même s'était préparée pour les accueillir.

Le salon s'ouvrait sur de larges baies vitrées offrant une vue imprenable sur le lac. Un grand canapé en lin clair trônait devant une cheminée en pierre de taille. Sur les murs, des étagères garnies de vieux livres et

d'objets chinés donnaient une âme chaleureuse à l'ensemble.

La cuisine, entièrement rénovée mais conservant le charme de l'ancien avec son grand plan de travail en bois brut et son évier en pierre, donnait sur un potager soigneusement aménagé.

À l'étage, trois chambres spacieuses baignées de lumière promettaient de douces nuits bercées par le chant des oiseaux et le souffle du vent dans les feuillages. La chambre principale, avec son balcon, semblait suspendue au-dessus du lac, offrant une vue imprenable sur l'eau miroitante et les collines verdoyantes à l'horizon.

Faustin se tourna vers Aziliz, les yeux brillants.

- Comment as-tu trouvé un endroit pareil ?
C'est exactement ce dont on rêvait...

Aziliz éclata de rire et tapota sa poche.

- Avec un peu d'astuce et quelques indices que tu n'as pas su voir. Les balles de golf, c'était un indice pour te rappeler que nous serions proches du golf. Et le Lac au Duc, je savais que son histoire t'envoûterait...

Faustin sourit en repensant aux messages énigmatiques d'Aziliz. Oui, elle l'avait bien mené par le bout du nez. Mais cette surprise était au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Il sortit sur la terrasse et contempla le paysage. Le lac s'étendait à perte de vue, tranquille, presque mystique sous la lumière du jour finissant. Loin du tumulte

de la ville, ce lieu semblait figé dans le temps, comme un refuge secret.

- Alors, Faustin ? Prêt à poser nos valises ici ? Demanda Aziliz en s'adossant contre la rambarde de bois.

Faustin prit une profonde inspiration, savourant chaque odeur, chaque son, chaque détail de cette maison qui s'apprêtait à devenir la leur.

- Plus que prêt, répondit-il en la serrant contre lui.

La légende

Faustin était sous le charme de cette maison, de ce lieu, de cette Bretagne mystérieuse où chaque pierre semblait murmurer un secret oublié. La forêt qui s'étendait devant lui n'était pas qu'un simple amas d'arbres et de sentiers. Non, c'était un livre ouvert sur les légendes, celles qu'Aziliz lui racontait avec cette lueur malicieuse dans les yeux, celles qui faisaient frissonner même les plus sceptiques.

Mais ce qui troublait le plus Faustin, c'était cette apparition. Cette dame blanche qui lui parlait en énigmes et que, curieusement, lui seul semblait percevoir.

Était-ce une hallucination, un rêve éveillé, ou bien une de ces âmes du passé venues lui confier un secret ?

Il passa en revue tout ce qu'il avait vu, entendu, tout ce qu'Aziliz lui avait raconté sur la forêt de Brocéliande. Certaines histoires devaient rester secrètes, lui avait-elle dit un soir, le regard pétillant d'un savoir qu'elle n'osait pas encore dévoiler.

— Aziliz, pourrais-tu m'en raconter plus sur Merlin ? demanda-t-il soudain.

— Que veux-tu savoir exactement ?
répondit-elle en arquant un sourcil.

— La légende, son histoire, sa famille...
Enfin, tout ce qui le concerne.

— Je crois qu'il va falloir demander à ma mère, dit-elle en riant. Elle est plus

qualifiée que moi et a une plus grande connaissance sur Merlin !

Faustin fronça les sourcils. Cette réponse était-elle une esquive ou bien un véritable indice ? Après tout, si la mère d'Aziliz détenait des secrets sur Merlin, alors peut-être savait-elle aussi quelque chose sur cette dame blanche...

Et s'il n'était pas arrivé ici par hasard ?

Faustin était sous le charme de cette maison, de ce lieu, de cette Bretagne mystérieuse où chaque pierre semblait murmurer un secret oublié. La forêt qui s'étendait devant lui n'était pas qu'un simple amas d'arbres et de sentiers. Non, c'était un livre ouvert sur les légendes, celles qu'Aziliz lui racontait avec cette lueur malicieuse dans les yeux, celles qui

faisaient frissonner même les plus sceptiques.

Mais ce qui le troublait le plus, c'était cette apparition. Cette dame blanche qui lui parlait en énigmes et que, curieusement, lui seul semblait percevoir. Était-ce une hallucination, un rêve éveillé, ou bien une de ces âmes du passé venues lui confier un secret ?

Il passa en revue tout ce qu'il avait vu, entendu, tout ce qu'Aziliz lui avait raconté sur la forêt de Brocéliande. Certaines histoires devaient rester secrètes, lui avait-elle dit un soir, le regard pétillant d'un savoir qu'elle n'osait pas encore dévoiler.

— Aziliz, pourrais-tu m'en raconter plus sur Merlin ? demanda-t-il soudain.

— Que veux-tu savoir exactement ?

répondit-elle en arquant un sourcil.

— La légende, son histoire, sa famille...

Enfin, tout ce qui le concerne.

— Je crois qu'il va falloir demander à ma mère, dit-elle en riant. Elle est plus qualifiée que moi et a une plus grande connaissance sur Merlin !

Faustin fronça les sourcils. Cette réponse était-elle une esquive ou bien un véritable indice ? Après tout, si la mère d'Aziliz détenait des secrets sur Merlin, alors peut-être savait-elle aussi quelque chose sur cette dame blanche...

Aziliz n'attendit pas plus longtemps et appela d'une voix claire :

— Maman ! Faustin aurait des questions à te poser.

Clothilde apparut sur le pas de la porte, un torchon à la main et un sourire mi-amusé, mi-sceptique sur le visage.

— Il ne peut pas demander tout seul ?
lança-t-elle en levant un sourcil.

— Tiens, encore une bien placée,
marmonna Faustin en secouant la tête.

Clothilde s'installa dans un fauteuil et croisa les bras, prête à entendre son invité.

— Alors, Faustin, que veux-tu savoir au juste ?

— Eh bien, Clothilde, étant passionné de magie, Merlin n'est pas indifférent pour moi...

— Il y a magie... et magie bretonne,
répondit-elle d'un ton énigmatique.

Faustin sourit. Voilà qui devenait intéressant.

— Oui, c'est vrai. Ce que je veux savoir, c'est : ce Merlin, qu'a-t-il fait exactement ? Clothilde le fixa un instant, comme pour jauger s'il était prêt à entendre la véritable histoire. Puis elle se cala un peu plus dans son fauteuil et prit une voix de conteuse :

— Ah, Merlin ! Ce qui est certain, c'est qu'il a façonné l'histoire de Bretagne à travers ses enchantements, ses prophéties... et son amour pour Viviane.

À la simple évocation de ce nom, Aziliz esquissa un sourire complice.

— Viviane, répéta Faustin. La Dame du Lac...

— Oui, continua Clothilde. La seule qui a su charmer le plus grand des enchanteurs. On dit qu'elle l'a piégé dans une prison

invisible, un cercle de sortilèges dans la forêt de Brocéliande. Mais ce que peu de gens savent... c'est pourquoi elle l'a fait.

Faustin retint son souffle.

— Alors, pourquoi ?

Clothilde sourit mystérieusement.

— Ah... Voilà toute la question.

Clothilde se plongea dans ses souvenirs, les yeux brillants comme si elle venait de revivre les événements. Faustin, captivé, n'osait interrompre. Il savait qu'il était sur le point de découvrir quelque chose de bien plus grand qu'il ne l'avait imaginé.

— Merlin... lui expliqua Clothilde, en posant ses mains sur ses genoux. Il était un être complexe, ni tout à fait humain, ni tout à fait autre chose. On raconte qu'il était fils

d'une princesse et d'un démon, un être mi-homme, mi-démon, ce qui lui donna des pouvoirs exceptionnels. Il fut élevé par des druides, apprenant les arts anciens, la sagesse des forêts et des pierres. Mais, malgré son immense savoir, il ne chercha pas seulement à maîtriser la magie. Il cherchait surtout à comprendre le monde, ses mystères.

Faustin écoutait attentivement.

— Et c'est là qu'il croisa Viviane, la Dame du Lac, une créature aussi belle que redoutable. Viviane était une magicienne elle aussi, mais son pouvoir était bien différent de celui de Merlin. Elle maîtrisait les arts de l'eau et de la transformation. Elle vivait dans un lac mystérieux, au cœur

de la forêt de Brocéliande, un endroit que seuls les plus audacieux osaient visiter.

Aziliz intervint, avec un sourire malicieux.

— Viviane n'était pas simplement une magicienne, elle était aussi l'incarnation du mystère. On dit qu'elle ne vieillissait jamais, qu'elle connaissait les secrets du temps.

Elle se servait de son pouvoir pour protéger les forêts, et elle semblait à la fois hors du temps et totalement en dehors du monde des hommes.

Clothilde acquiesça, continuant son récit.

— Lorsqu'ils se rencontrèrent, ce fut une rencontre d'âmes liées par le destin.

Merlin, d'un esprit curieux et sans égale, tomba sous son charme. Mais Viviane, bien que fascinée par lui, savait qu'une telle relation ne serait pas sans conséquences.

Elle était plus sage qu'elle ne le laissait paraître.

Faustin fronça les sourcils.

— Mais... pourquoi la Dame du Lac aurait-elle piégé Merlin alors ? Pourquoi l'aurait-elle enfermé dans un sort ?

Clothilde sourit, un sourire mystérieux, comme si elle allait révéler un secret vieux de plusieurs siècles.

— Parce qu'elle savait que leur amour allait le détruire, et qu'il le détruirait peut-être même elle. Leur lien magique était trop puissant, trop dangereux. Viviane voulait protéger Merlin de lui-même. Mais il ne voulait pas l'accepter. Alors, elle utilisa la magie pour l'enfermer dans un cercle invisible, un sort de prison magique qu'il ne pouvait briser. Cela se passait dans la forêt,

près de la Fontaine de Barenton, un lieu sacré. Là, Merlin resta prisonnier, non pas de la magie de Viviane, mais de son propre désir, de son amour pour elle.

Aziliz regarda Faustin, les yeux pétillants.

— Et certains disent que, bien que prisonnier de son propre sort, Merlin est toujours là, dans la forêt. Qu'il attend que quelqu'un, quelqu'un de pur cœur, puisse briser le sort et libérer l'enchanteur, mais... personne n'a jamais réussi.

Faustin sentit un frisson parcourir son échine.

— C'est fascinant... et tragique. Mais pourquoi personne n'a jamais brisé le sort ? Viviane ne s'y opposerait-elle pas ?

Clothilde le regarda avec sérieux.

— Viviane est elle-même liée à la forêt, à la magie. Elle protège cet endroit, elle est la gardienne de la magie qui y réside. Pour briser le sort, il faudrait que l'amour, ou la magie, soit plus forte que tout ce que Merlin et Viviane ont connu. Mais... il est dit que quiconque tenterait de briser ce sort pourrait être condamné à la même destinée que Merlin : un éternel prisonnier de son propre désir, un esprit errant dans la forêt sans fin.

Un lourd silence s'installa dans la pièce. Faustin, perdu dans ses pensées, se demanda s'il n'avait pas déjà rencontré des morceaux de cette légende dans ses propres aventures.

— Il paraît que ceux qui s'approchent trop près du lac ou de la Fontaine de Barenton

peuvent entendre les murmures de Merlin, conclut Clothilde. On dit qu'il appelle ceux qui sont capables de comprendre ses énigmes. Mais personne n'a jamais osé s'aventurer trop loin. Parce que ceux qui entendent les murmures, ceux qui cherchent à découvrir la vérité, sont rarement ceux qu'ils croyaient être...

Faustin, tout à la fois fasciné et inquiet, se leva doucement.

— Et si... si la Dame blanche que j'ai vue avait un lien avec tout cela ?

Clothilde lui sourit doucement, comme pour répondre à une question qu'il n'avait pas encore posée.

— La forêt de Brocéliande est pleine de secrets, Faustin. Et peut-être que toi, plus que quiconque, es destiné à découvrir l'un

d'entre eux. Mais souviens-toi... il y a toujours un prix à payer pour connaître la vérité.

Faustin, en proie à une étrange sensation, se tourna lentement vers Clothilde.

— Et cette dame blanche... Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que je suis le seul à la voir, à l'entendre ?

Clothilde, dont l'expression s'était à peine modifiée, croisa les bras.

— Ah, voilà que tu commences à comprendre. La Dame Blanche n'apparaît pas à n'importe qui. Elle choisit ceux qu'elle juge dignes de connaître ses secrets.

Certains disent qu'elle porte un monocle en cristal blanc. Un monocle qui est bien plus qu'un simple accessoire.

Faustin leva un sourcil, intrigué.

— Un monocle en cristal blanc ? Mais... que représente-t-il ?

Clothilde laissa un sourire fugace effleurer ses lèvres.

— Ce monocle est magique, Faustin. Il a le pouvoir de révéler ce que les yeux ordinaires ne peuvent voir. Mais il est aussi une clé, une clé pour voir la Dame Blanche elle-même. C'est la raison pour laquelle la dame blanche possède ce monocle. Seule une personne sera capable de le voir, de comprendre ce qu'il représente, et de percevoir la Dame Blanche dans toute sa vérité. Cette personne... sera l'Élu.

Aziliz, qui jusque-là était restée silencieuse, intervint avec un air pensif.

— Et ce monocle, il est en possession de la Dame Blanche ? C'est lui qui lui permet d'apparaître... ou bien c'est elle qui choisit de l'offrir à celui qu'elle juge digne ?

Clothilde hocha la tête, comme si la réponse n'était pas évidente.

— Les légendes sont claires là-dessus : le monocle appartient à la Dame Blanche, mais il ne se révèle qu'à l'Élu. Ce dernier, celui qu'elle choisit, verra à travers le cristal et découvrira des vérités oubliées. Mais... il devra aussi porter un lourd fardeau. Car le cristal, tout comme la Dame Blanche, peut être aussi un piège. Ceux qui cherchent trop loin risquent de s'y perdre.

Faustin sentit son cœur battre plus fort. Était-il cet élu ? Pourquoi lui ? Il n'avait

pourtant rien de spécial, ou du moins, rien qu'il savait...

— Mais alors... comment savoir si c'est moi ? demanda-t-il, le regard légèrement inquiet.

Clothilde le fixa un instant, puis répondit d'un ton calme et sage :

— Tu sauras, Faustin. La Dame Blanche te le fera savoir. Quand le moment viendra, tout deviendra clair. Mais n'oublie pas une chose : ce que tu découvriras ne sera pas toujours ce que tu veux voir...

Un frisson parcourut l'échine de Faustin. L'idée de porter un fardeau, celui de découvrir des secrets enfouis depuis des siècles, l'effrayait autant qu'elle l'excitait.

Il n'avait plus qu'une seule question à poser.

— Et... quel genre de secret pourrais-je découvrir avec ce monocle ?

Clothilde le regarda longuement avant de répondre, son regard pensif et un peu mélancolique.

— Cela, Faustin, tu devras le découvrir toi-même. Mais sache que la vérité n'est jamais aussi simple qu'elle en a l'air. Et une fois que tu l'auras vue, il sera trop tard pour revenir en arrière.

Alors que Faustin se perdait dans ses pensées, Clothilde poursuivit, comme si la conversation avait pris un tour encore plus mystérieux.

— Tu sais, Faustin, tout n'est pas aussi simple qu'il y paraît dans l'histoire de Merlin et Viviane. Certains disent que, pour échapper aux regards des hommes et se fondre dans l'ombre du monde, Viviane a changé de nom. Elle a abandonné son nom de Dame du Lac et s'est choisie un autre prénom, un nom qui ne trahirait pas sa véritable nature. Elle est devenue... tout simplement une autre version de son prénom, selon les régions et les époques. Faustin écouta attentivement, intrigué.

— Merlin lui-même, continua Clothilde, n'est pas resté le même. Après avoir été piégé dans la forêt, après l'enferment magique de Viviane, il a également changé d'identité. Il est devenu un simple ermite, un sage errant parmi les hommes, se

cachant sous différents noms. On raconte qu'il s'est fait appeler "Morwen", un nom qui n'évoquait rien des mystères qu'il portait en lui. Parfois, il s'appelait "Mervyn", comme pour effacer les traces du passé.

Faustin fronça les sourcils.

— Pourquoi tout cela ? Pourquoi ces changements de noms ?

Clothilde répondit d'un ton grave, comme si elle partageait une vérité précieuse.

— Parce que la magie, Faustin, peut-être plus dangereuse que tu ne le crois. Viviane, comme Merlin, savait que leur pouvoir était trop grand pour qu'ils puissent vivre parmi les hommes sous leur véritable nom. En changeant d'identité, ils s'assuraient qu'on ne puisse jamais les retrouver, qu'on

ne puisse jamais les relier à leurs pouvoirs et aux légendes qui les entouraient. Ils se dissimulaient dans la foule, invisibles aux yeux des autres, mais toujours présents. C'était leur manière de survivre, de rester dans l'ombre tout en étant à l'origine des grands changements qui façonnaient le monde.

Aziliz, toujours aussi passionnée, ajouta :
— Certaines histoires disent même que Viviane a utilisé la magie des noms pour se rendre presque incognito, mais toujours influente. En changeant de prénom, elle devenait une simple paysanne, une femme du peuple, tout en continuant à tordre le destin avec son savoir. Merlin, lui, devenait un simple voyageur, un homme sans passé,

qui n'attirait pas l'attention. Mais dans l'ombre, leurs pouvoirs restaient intacts.

Faustin, totalement absorbé par ce qu'il venait d'apprendre, posa une question qui brûlait ses lèvres.

— Et... qui sait encore ces véritables noms ?

Clothilde le regarda, un sourire presque mystérieux flottant sur ses lèvres.

— Peu de gens... Mais ceux qui sont liés à la magie ancienne, à la véritable magie bretonne, connaissent ces secrets. Et toi, Faustin, tu t'approches peut-être un peu trop près de ce savoir... Un savoir que même Viviane et Merlin auraient préféré garder caché.

Le silence s'installa un instant, lourd de signification. Faustin, dans sa quête de vérité, se sentait à la fois exalté et terrifié. Les secrets des anciens, les mystères qui l'entouraient, commençaient à se dévoiler devant lui, et il ne savait pas jusqu'où cette aventure le mènerait.

Viviane & Merlin

C'est notre dernier jour en Bretagne. Enfin... dernier pour quelques temps. Nous sommes obligés de redescendre en Bourgogne, préparer nos cartons pour notre futur emménagement dans cette ravissante maison qu'Aziliz a dénichée et qui, je dois bien l'avouer, m'a conquis au plus profond de moi.

Le petit-déjeuner a une saveur étrange, un mélange d'amertume et de douceur. Amer, parce que nous devons partir. Sucré, parce que ce n'est qu'un au revoir. Bientôt, nous reviendrons, mais cette fois pour poser nos valises définitivement.

Je lève les yeux de mon bol de café et croise le regard de Clothilde. Ah... cet air. Ce regard mi-souriant, mi-calculateur... Je

le connais trop bien. *Un petit dernier pour la route...*

Je sens qu'elle va *encore* me demander une faveur. Une toute petite, minuscule, insignifiante, à peine digne d'être mentionnée... mais que, bien sûr, je ne pourrai pas refuser. Tiens, en y pensant, quand on habitera ici, si proche d'elle, j'espère avoir un peu de répit. Parce que, comme le dit le dicton : *Belle-mère trop proche... fatigue le proche.*

Elle prend une grande inspiration et se lance :

— Faustin, si tu me le permets... (*Ai-je vraiment le choix ?*), j'aurais besoin de toi pour une toute petite chose.

Ah, nous y voilà.

— Mais avant tout... (*Ah ? Ça attendra ?*)
...Préparez vos affaires, les enfants. Vous restez manger à midi.

— Bien sûr, maman, répond Aziliz. On partira juste après le repas, vers 14h00, 14h30 maximum.

— D'accord. Alors je vous laisse tranquille. Tranquille... Vraiment ?

Je me fige, surveillant ma propre réaction. *Ne dis rien, Faustin. Ne bouge pas. Ne lève même pas un cil.* Parce que si je montre le moindre signe de curiosité, d'ouverture, d'intérêt, ne serait-ce qu'un battement de cils de trop... Elle va en profiter.

Pendant qu'Aziliz s'affairait à nettoyer la chambre et la salle de bain, de mon côté, je jouais les parfaits logisticiens : faire les

valises, charger la voiture, vérifier les niveaux, faire le plein d'essence, nettoyer le pare-brise et les rétros... Bref, tout ce qu'il fallait pour ne pas être pris au dépourvu sur la route du retour.

Il faut dire que j'étais du genre prévoyant. Limite maniaque. Enfin, *organisé*, tout simplement. Comme tout homme qui se respecte. (*Si, si, je vous assure*).

Une fois ces mille et une tâches accomplies, je jetai un œil à la pendule... 11h25. Bizarre. Clothilde ne m'avait encore *rien* demandé.

Avait-elle oublié ?

Ou pire... Était-ce un piège ?

Mon instinct me criait de ne surtout pas réveiller la bête. *Ne croise pas son regard. Fais celui qui est occupé.*

Mais occupé à quoi ? Tout était déjà prêt...
À moins que...

— Clothilde, lançai-je d'une voix un brin trop enthousiaste, je vais m'occuper du repas de midi ! Qu'y a-t-il à préparer ?

— Regarde dans le frigo, Faustin, c'est un rôti de bœuf.

— D'accord, je m'en occupe !

Victoire ! J'avais trouvé une échappatoire de dernière minute.

Mais malgré toute ma ruse, je sentais le regard perçant de Clothilde sur moi. *Si tu crois que tu vas m'avoir comme ça, mon*

pauvre garçon... Voilà ce que disait son sourire en coin.

Je préparai la table, disposai l'apéro (*chez Clothilde, l'apéro, c'est sacré*) : petites rondelles de saucisson, chorizo, tomates cerises, olives... et bien sûr, un kir breton pour accompagner. *What else ?*

12h15. Tout le monde était enfin installé, prêt à savourer ce dernier repas en Bretagne avant le prochain... dans quelques mois.

Et toujours rien. Pas de requête sournoise, pas de « Faustin, tant que tu es là... »

Était-ce une ruse encore plus élaborée ? Un coup de théâtre imminent ?

Je me tassai légèrement sur ma chaise, osant à peine croiser le regard de Clothilde, alors que la conversation battait son plein.

Le rôti trônait au centre de la table, rosé juste comme il faut, accompagné de pommes de terre croustillantes et d'un jus savoureux. Aziliz, ravie de ne pas avoir eu à cuisiner, savourait chaque bouchée.

Le cidre coulait à flot, détendant l'atmosphère, et les discussions s'enchaînaient, entre souvenirs de vacances, anecdotes improbables et plans pour notre grand retour en Bretagne.

Puis, alors que je commençais à croire que j'étais tiré d'affaire... Clothilde posa sa fourchette.

Elle me regarda.

Je la regardai.

Le silence tomba une fraction de seconde, et puis...

— Faustin, avant que vous partiez... j'aurais *juste* une toute petite chose à te demander...

Piégé.

— Avec grand plaisir ! Mais est-ce vraiment urgent ou ça peut attendre après le fromage et le dessert ?

— Oh, rien d'urgent, du moment que c'est fait avant que vous partiez.

Me voilà comme un lapin pris dans les phares d'une voiture... et je sais déjà que je ne vais pas y échapper.

— Quelle est donc cette chose si urgente ?

Pourquoi ai-je posé cette question ?

Pourquoi ?

— Juste mon réveil à régler, l'alarme du matin, s'il te plaît.

... Quoi ?

J'ai bien entendu ?

Un simple réglage de réveil ? Moi qui m'attendais à repeindre la façade, refaire l'isolation, ou, soyons fous, creuser une nouvelle allée pavée dans le jardin ! Non. Juste... régler un réveil. *C'est Noël avant l'heure !*

— Ré... régler le réveil ? répétais-je, histoire d'être sûr.

— Oui, le matin, il sonne trop tard. Mets-le à 5h30. Moi, faire la grasse matinée, ce

n'est pas mon truc. Ça, c'est pour les Parisiens... (*bande de fainéants*).

— Ah... d'accord. Bon, on finit le repas et je m'en occupe après, ça me prendra quelques secondes.

— Allez, on passe au fromage ! lança Clothilde, victorieuse.

Aziliz, comme toujours, se leva pour aider et alla chercher le plateau de fromages. Camembert, comté, un morceau de bleu qui tentait une évasion du plateau... bref, du classique mais du bon.

Le dessert suivit de près : une tarte aux pommes qui embaumait toute la cuisine, accompagnée d'un café bien serré – *essentiel* pour la route.

Mais voilà, l'heure tournait. *Tic-tac, tic-tac.*

— Chérie, on avait dit 14h00, n'oublie pas.

— Tu as dit 14h30.

— Oui, mais *maximum*.

— Oh, t'es toujours pressé...

— Rien à voir, c'est toi qui prends ton temps !

— *Soupir...* Je serai prête. Calme-toi.

Comme si cette phrase allait me détendre.

Non, non. Ce genre de paroles a le don d'apaiser un moine tibétain aussi sûrement qu'un corse en colère.

Le repas terminé, la table débarrassée par Aziliz, je m'avançai vers ma mission, bombant le torse comme un gladiateur prêt à en découdre.

— Clothilde, c'est bien le réveil sur la table de nuit ? (*Question purement rhétorique,*

évidemment. Où d'autre pourrait-on mettre un réveil matin ?)

— Oui, 5h30, n'oublie pas !

Sur la table de nuit trônaient une photo d'elle et de son mari, tout jeunes, une lampe de chevet, son réveil et son sac à main.

D'un geste assuré, je pris le réveil. Un rapide coup d'œil aux boutons : réglage en quelques secondes, mission expédiée.

— Clothilde, une alarme classique ou une radio préférée ?

— Mets-moi ma radio, j'aime bien me réveiller avec.

J'activai l'alarme sur sa station favorite, satisfait de mon travail. Il ne me restait plus qu'à reposer l'appareil et...

Mon coude heurta son sac à main.

Le bruit du cuir qui glisse, le choc sourd sur le tapis, et soudain... un fracas feutré.

Tout son contenu venait de se répandre au sol.

Je me figeai.

Si personne n'a rien entendu, peut-être que je peux m'en sortir...

— Que se passe-t-il ? s'enquit Aziliz depuis la cuisine.

— Rien, rien du tout ! Juste la lampe de chevet qui a cogné contre le mur.

— Ah, d'accord... Tout va bien ?

— Oui, oui, tout va *très* bien.

Je m'agenouillai et commençai à rassembler les objets. Un portefeuille, un

trousseau de clés, quelques mouchoirs, un stylo...

Puis, mon regard se posa sur un livret de famille.

Rien d'étonnant à première vue.

Sauf qu'il était ouvert.

Et les prénoms, en lettres bien nettes, me sautèrent aux yeux.

Clothilde Vivianne.

Mon cœur rata un battement.

Mais le plus surprenant...

Le deuxième prénom de son défunt mari.

Michel Merlin.

Je sentis une sueur froide me couler dans le dos. *Merlin ? Sérieusement ?*

Le monde sembla vaciller une fraction de seconde.

Puis, une autre chose attira mon attention.

Au fond du sac, quelque chose brillait.

Un éclat translucide, presque irréel.

Je tendis la main, frôlai la surface...

Un frisson me parcourut.

Je restai pétrifié, incapable de détacher mon regard de l'objet.

Le Monocle en Cristal blanc.